

L'ITINÉRAIRE

Rien dans les mains, rien dans les poches, mais un journal dans la tête

Sexualité

JOURNA

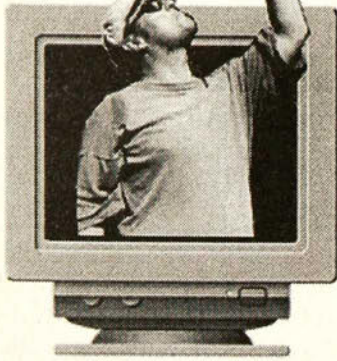


*et vicissitudes
contemporaines*



25

L'informatique à la portée des plus démunis!



L'itinéraire offre la possibilité aux gens de la rue d'acquérir de la formation en informatique et de s'initier à Internet. Nous avons plein de projets pour leur ouvrir de nouveaux horizons... mais nous manquons de matériel.

Pour ouvrir prochainement notre café électronique accessible à tous et offrir la chance à plus de gens d'apprendre, nous avons besoin de vieux ordinateurs, Macintosh de préférence, ainsi que des fournitures de bureau. Nous avons le besoin pressant d'un système téléphonique.

Merci à tous!

L'itinéraire est produit et vendu en majeure partie par des sans-emploi, des personnes itinérantes, ex-itinérantes ou toxicomanes, dans le but de leur venir en aide et de permettre leur réinsertion future sur le marché du travail.

Pour chaque exemplaire vendu à 2 dollars, 1 dollar revient directement au vendeur. Les profits de *L'itinéraire* servent à financer les coûts de production du journal, les projets de réinsertion sociale, et le *Café sur la rue*, destiné aux personnes itinérantes.

Pour toute information concernant la distribution ou les camelots de *L'itinéraire*, communiquez avec Mme Josette Bouchard au (514) 525-5747.



Les personnes qui désirent vendre *L'itinéraire* sont invitées à se rendre au *Café sur la rue*, au 1104, rue Ontario Est. (coin Amherst)

Avant de jeter vos vieux Macintosh,
appelez Richard Hétu ou Serge Lareault
à *L'itinéraire*

Téléphone: (514) 597-0238

Fax (514) 597-1544

E-Mail: itiner@cam.org

Ça peut aider bien du monde!

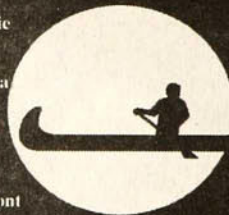
Hors Concept, Le Lion D'Or & La Belle Gueule présentent:

Cabaret de l'incantation à la PLEINE LUNE

VENDREDI 21 FÉVRIER 2007

LOTUS & MOUCHE COUSUE

Sylvie Legault
Louis Bernier
Christiane Raby
Los Diamentes
Charles McHenzie
Céline Deslisle
Les Sorcières
Thibaud De Corta
Eric Loiseau
Dédé Traké
Les Secrétaires
Percutantes
Dédé Vanderbis
Francis Grandmont
Miguel Fenton
Manuel Foglia
Fakhass Sico
Seydou Zon



15 \$

20H00
au LION D'OR
1676 Ontario Est
Montréal
598-0709

Billets en vente au RÉTROVISEUR
Rachel/Chateaubriand

Outrance en danse avec
LES NOMADES



RÉTROVISEUR, RACHEL & CHATEAUBRIAND

1223, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2L 1R5 CANADA
Tél.: (514) 597-0238
Fax: (514) 597-1544
E-mail: itiner@cam.org
Site internet:
<http://www.v-planet.com/itineraire>



Plus de la moitié de cette publication est rédigée par des personnes ayant connu le milieu de l'itinérance. Les articles écrits par des journalistes pigistes professionnels portent la mention «collaboration spéciale». Enfin, les propos tenus dans les pages de *L'itinéraire* n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

La formation professionnelle des travailleurs(euses) au journal *L'itinéraire* a été rendue possible grâce au support de la SQDM et de la CDEC du Plateau Mont-Royal/Centre-Sud.

Conseil d'administration du Groupe communautaire L'itinéraire: Gabriel Bissonnette, président; Mario Lanthier, vice-président; Réjean Mathieu, secrétaire; François Thivierge, trésorier; Claudette Godley, Micheline Lefebvre, Gabrielle Girard, conseillères. **Comité de direction:** Alain Demers, Serge Lareault, Josette Bouchard, Denise English. **Rédacteur en chef:** Serge Lareault. **Adjointe à la rédaction:** Nathalie Labonté. **Collaborateurs:** Gabriel Bissonnette, Gabrielle Girard, Richard Hétu, Stéphane Gendron, Jean-Marie Tison, Cylvie Gingras, Jean-Pierre Lizotte, Gina Mazerole, Patrick Ranger. **Illustrateurs:** Poi Mail, Benoît Melançon. **Caricaturiste:** Jean-Pierre Girard. **Photographe:** Gabrielle Girard. **Révision:** Jean-Paul Baril, Cylvie Gingras. **Mots-croisés:** Gaston Pilon. **Infographie:** Serge Lareault, Lorraine Bertrand. **Publicité:** Eric Climon. **Administrateur:** Alain Demers. **Secrétaire-comptable:** Sylvie Boos. **Relations publiques:** Gabrielle Girard. **Distribution:** Josette Bouchard, Michèle Wilson, Gul Soleil, Mario Lanthier, François Thivierge. **Coordination du Café sur la rue:** Denise English. **Imprimeur:** Hebdo Litho. **Tirage:** 18 000 exemplaires vendus par des itinérants et des sans-emploi dans les rues du centre-ville de Montréal. *L'itinéraire* est membre de l'Association des médias écrits communautaires du Québec (AMECQ) et son tirage est vérifié par l'AVDA.



Quel monde de sexe...

Par
SERGE LAREAULT
RÉDACTEUR EN CHEF

SEXE! SEXE! SEXE!

Est-ce que *L'Itinéraire* cherche lui aussi à attirer l'attention en titillant les instincts sexuels de ses lecteurs, comme le font de façon insistante la plupart des publicistes? Plus que jamais, le sexe semble mener le monde et le public exacerbé n'a plus qu'à se rendre à la Trappe d'Oka pour trouver un peu de paix... Mais avez-vous déjà remarqué comme le Christ est nu sur la croix? Enfin, le corps et la sensualité se vendent de mieux en mieux, et de plus en plus. Récemment encore, on exploitait le corps de beaux jeunes hommes pour vendre des produits aussi triviaux que du Hertel, des fours micro-ondes ou des biscuits secs! *L'Itinéraire* chercherait-il à en faire autant?

Plusieurs lecteurs nous ont souvent demandé comment on choisissait le contenu du journal. Un journal d'itinérants ne devrait-il parler que de problèmes de pauvreté? On deviendrait déprimant, et pas à peu près!

À *L'Itinéraire*, le thème mensuel du journal est choisi par le comité de rédaction qui réunit les principaux collaborateurs. Régulièrement, des gens de la rue viennent aussi s'asseoir avec nous pour discuter des sujets dont ils aimeraient parler. Les camelots, de plus en plus à l'affût des sujets traités, participent souvent aux dossiers de *L'Itinéraire* et ajoutent leur point de vue par des témoignages et des articles qui s'intègrent à ceux des rédacteurs habituels.

Contenu «bisexuel»

Le journal se divise en deux genres: le dossier du mois, annoncé en page frontispice, se retrouve en première partie. Cette partie comprend cinq ou six articles traitant en profondeur d'un même sujet. Cela permet à l'équipe de rédaction d'en cerner les aspects méconnus, en les abordant sous des angles différents.

La deuxième moitié réunit des textes qui ont trait à la pauvreté, aux enjeux sociaux, aux événements de la vie quotidienne vécus par tous et chacun. Des camelots et autres membres du groupe peuvent y exprimer leur opinion sur différents sujets. Bien entendu, les politiciens et les grosses stars qui ont déjà l'attention des médias, ne sont pas privilégiés dans *L'Itinéraire*, même si, à l'occasion, on aime bien en parler.

Goucher l'exclusion sur le papier

L'Itinéraire étant d'abord et avant tout un journal école, nous choisissons des thèmes simples, concernant la vie des gens en général, afin que les sujets soient abordables pour ceux qui commencent à écrire. Pas question de se lancer dans des analyses politiques ou économiques, les rédacteurs n'ont pas le diplôme nécessaire... du moins pour l'instant!

L'information est présentée à partir du point de vue particulier des gens de la rue. Ainsi, l'idée de l'exclusion est souvent explorée sous toutes ses formes. Par exemple, le numéro de janvier dernier portait sur les étudiants et révélait comment les jeunes peuvent être exclus dans notre société actuelle. Un numéro sur la zoothérapie avait par ailleurs été inspiré par une ex-itinérante qui avait cessé de vivre dans la rue parce qu'elle « était tannée que son chat soit sans-abri ».

Voilà donc pourquoi *L'Itinéraire* vous présente chaque mois des sujets si variés. Ce mois-ci étant celui de la Saint-Valentin, nous avons décidé de parler des difficultés contemporaines reliées au sexe et à l'amour. Les itinérants, qui sont rarement entourés d'amour et qui font l'amour « quand ça passe », quand le hasard veut bien être généreux, vous parlent ce mois-ci de situations tantôt pénibles, tantôt réjouissantes, mais vécues par bien des gens. Sexe, quand tu nous manques...



Par
NATHALIE LABONTÉ

Pas de chapeau, pas de dessert!

L'avènement du sida a changé plusieurs de nos comportements sexuels, c'est clair. Aujourd'hui, on ne part plus sans condom, ce petit bout de caoutchouc indispensable pour ceux qui tiennent à la vie. Le préservatif fait désormais partie du rituel amoureux, tout comme le test de dépistage du sida devient un sujet incontournable pour les nouveaux amants. Des couples se présentent désormais dans les cliniques pour avoir la conscience tranquille. D'autres personnes, sceptiques quant à la fidélité de leur partenaire et des tests, préféreront l'abstinence. Au Québec, si le sida a connu une légère régression au sein de la population en général, il en est tout autrement pour les junkies. Malgré tous les efforts déployés, il semblerait que les usagers de drogues intraveineuses n'ont rien changé à leurs comportements : ils continuent à défier la mort et à contaminer leurs victimes.



(Photo: Geneviève Ste-Marie)

Apprendre qu'on est séropositif change bien des choses dans une vie, surtout au plan de la sexualité. Quand Jean apprend qu'il est séropositif, il est incapable d'avoir des relations sexuelles pendant 10 mois. «Ma libido est tombée à zéro, relate-t-il, même si plusieurs occasions se présentaient à moi. Je n'avais même pas le goût de me masturber.» Mais lorsque Jean commence à accepter sa maladie et à en parler à des gens compétents, son désir sexuel revient peu à peu. «À ce moment-là, je rencontrais des filles mais je préférais ne pas leur dire que j'étais porteur du VIH, se souvient-il. J'avais trop peur de les perdre. Effectivement, la première copine à qui j'ai partagé le résultat de mon test m'a donné mon bleu!» Par la suite, Jean n'a pas eu vraiment le choix de parler des risques de contamination à sa seconde copine, parce qu'elle lui a demandé de faire l'amour sans condom après quelques mois de fréquentations.

par-dessus l'autre. Même si ma blonde de l'époque me disait que cela ne la dérangeait pas que je sois séropositif, je voyais bien que son attitude avait changé, dans ses gestes, dans ses yeux. Ce n'était plus la même chose, le même désir. Nos rapports étaient moins fréquents. J'ai compris à un certain moment qu'elle avait l'impression de jouer avec la mort.» Aujourd'hui, Jean a apprivoisé sa maladie et cela, il le ressent dans ses relations avec les autres. «Quand j'ai commencé à communiquer ouvertement ma séropositivité, je n'ai jamais été aussi populaire auprès des femmes. Plusieurs désiraient avoir des relations sexuelles protégées avec moi, alors que d'autres voulaient jouer à l'infirmière et me voyaient déjà sur mon lit de mort. Celles-là, je les fuyais. Lorsqu'il s'agit d'une relation d'un soir, je ne conte pas ma vie en détail puisque, de toute façon, mes rapports sexuels se font avec préservatif.»

Vie hasardeuse = Sexe hasardeux

Parmi les différents groupes où le sida fait des ravages, on compte les toxicomanes, particulièrement ceux qui s'injectent leur drogue à l'aide de seringues. «En général, les junkies n'ont pas changé leurs habitudes sexuelles, constate Carole Gagnon, éducatrice-sexologue, et ce, qu'ils soient homosexuels, hétérosexuels ou bisexuels.» «Leur vie est une véritable roulette russe, ajoute Chantal, une ex-toxicomane qui participe depuis six ans à une étude sur le sida et la drogue. Leur thrill: défier la mort, la leur et celle des autres. On se moque éperdument des conséquences.

Pour un vingt dollars de plus, certain(e)s prostitué(e)s junkies n'hésitent pas à se passer de préservatif. Par contre, d'autres qui pratiquent la prostitution dans le but d'améliorer leur vie matérielle, étudiantes et femmes de famille monoparentale par exemple, évitent les rapports avec les utilisateurs de drogues intraveineuses.» Même si, lors d'un trip de coke à trois, on assigne une couleur de seringue à chacun, on tient l'eau de javel pas trop loin, y en a toujours un dans la gang qui réussit à prendre la seringue d'un autre», souligne Chantal. Cela fait

Séropositif, mais je vis

À chaque fois qu'il fait l'amour, Jean ne se sent pas du tout bien dans sa peau. Premièrement, il sait qu'il cache quelque chose de très grave: «Même si j'avais un condom, je pensais que je pouvais infecter quand même ma partenaire, que le préservatif n'était pas sûr à 100%. Un jour, en cachette, j'ai même enfilé deux condoms un

<p>Un service gratuit</p>	<p>TEL-AIDE</p> <p>935-1101</p>	<p>Une écoute attentive</p>
-----------------------------------	---	-------------------------------------



beaucoup d'injections à risque, quand un hit de cocaïne dure en moyenne 15 minutes.

Tu ne baiseras point...

Pendant longtemps, la religion a ralenti les ardeurs sexuelles des gens. À travers l'enseignement catholique au Québec, on a longtemps dicté les comportements sexuels à adopter ou plutôt à éviter, sous peine de châtiments éternels. Maintenant, l'agir des gens est grandement influencé par la communauté scientifique et les découvertes médicales. C'est une question de vie ou de mort pour plusieurs. «Plus les gens sont scolarisés, plus ils sont susceptibles de changer leur comportement sexuel face au sida, note Carole Gagnon. Tout part du respect qu'on a de soi: plus on se respecte, plus on se protège. Les jeunes adultes dans la vingtaine, la génération de l'amour qui tue, sont probablement ceux qui se protègent le plus.» Nadine, une infirmière de 24 ans, connaît les répercussions du sida. «J'ai soigné des gens au plus fort de la maladie, raconte-t-elle. J'ai vu les ravages psychologique, social et physique qu'entraîne ce virus mortel. Le sida ne me fait pas peur, mais c'est sûr que je ne coucherais pas avec n'importe qui sans protection.» Nadine et son nouveau copain ont passé un test de dépistage cet été, à la clinique L'Actuel: «C'était primordial pour nous deux!»

Homosexualité et sida

Les gais et les lesbiennes ont-ils aussi changé leur comportement sexuel? Depuis le début de l'épidémie du sida, au tournant des années 80, on a associé cette maladie à la communauté gaie. Selon le ministère de la Santé et des Services sociaux, les

homosexuels ou bisexuels représentaient 70 % des cas déclarés de sida, en date du 30 septembre 1996, alors qu'on évaluait qu'entre 10 et 20 % des membres de ce même groupe séropositifs. « Dans la communauté gaie, la venue du sida a été très difficile à accepter, observe Daniel Plante du groupe de prévention Séro-zéro. On a vu mourir bien du monde. Aujourd'hui, les gars sont tannés d'en entendre parler. » Affiches et dépliants ne sont plus suffisants. Les intervenants de Séro-zéro doivent se pointer directement dans la rue, les parcs, les saunas et les bars pour écouter ce que vivent les gens et les conseillers. « C'est clair qu'il y en a qui se protègent, répond Daniel, puisqu'on distribue 3 500 condoms et lubrifiant par semaine dans une quinzaine de bars du village. »

Chez les gais, on pose beaucoup de questions sur les relations orales, alors qu'on connaît les risques élevés d'infection lors de relations anales. «En général, dans les saunas, le port du condom est une habitude intégrée, observe Richard. On s'y rend pour avoir des relations sexuelles anonymes. En entrant, on nous donne un condom et ça s'appelle: ne venez pas sans lui! Par contre, l'utilisation d'un préservatif lors d'une fellation n'est pas très acceptée dans la communauté.» Alors qu'on lui faisait une fellation dans un *glory hole*, trou dans le mur, Richard a eu la peur de sa vie: «Je ne m'étais pas rendu compte que le gars de l'autre côté avait changé de position, que la relation était devenue anale. J'ai été choqué et troublé, car je ne portais pas de condom et le gars ne m'avait pas averti.» Cet incident a en quelque sorte poussé

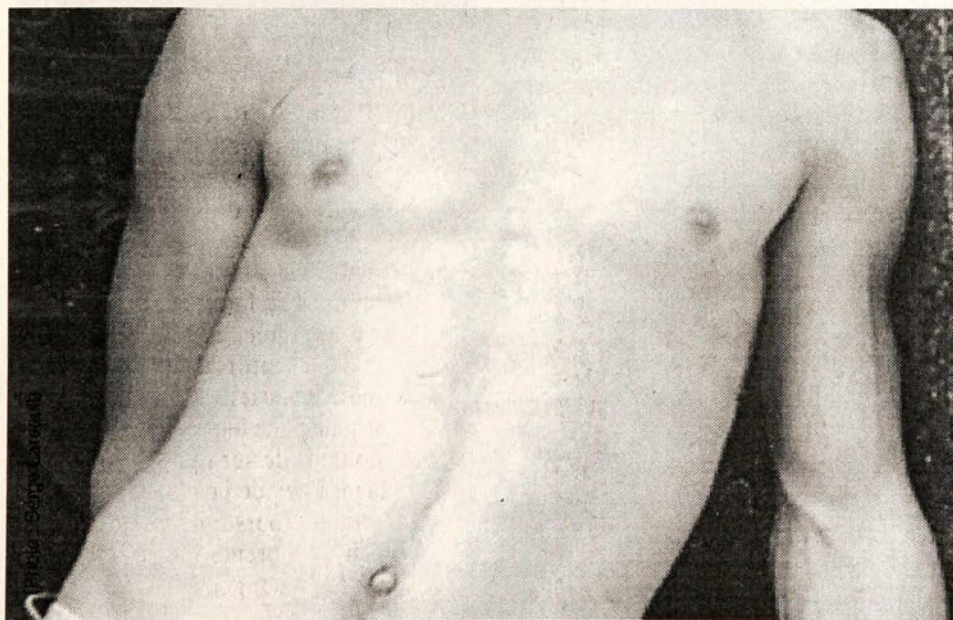
Richard à participer à la Cohorte Oméga, la plus grosse étude sur le comportement sexuel des hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes. Cette recherche vise à interviewer quelques 2 000 personnes dans le but de proposer des pistes de prévention. «Les jeunes bisexuels et homosexuels sont probablement ceux qui prennent le plus de risque», remarque Daniel Plante.

Même si le comportement sexuel des lesbiennes est en théorie moins risqué que celui des gais, le sida y laisse aussi sa trace. Selon la journaliste française Anne Souyris, les lesbiennes suivent avec 10 ans de retard le même chemin que les gais. «À Montréal, il n'existe pas d'organismes de prévention du sida qui vise particulièrement les lesbiennes», soutient Daniel Plante. Pour ne pas risquer d'être contaminées, les femmes devraient éviter le sadomasochisme, l'utilisation d'accessoires sexuels et les rapports sexuels pendant les menstruations. De plus, la digue dentaire, un carré de latex, serait de mise pour la pratique du cunnilingus avec une partenaire à risque. Disponible en pharmacie, on peut également la fabriquer à l'aide d'un condom qu'on découpe. Le VIH se transmet par les sécrétions sexuelles et le sang. Le baiser et la masturbation ne sont pas dangereux, sauf si le sang contaminé entre en contact avec une plaie ouverte. Il existe toujours un risque théorique.

Sommes-nous suffisamment informés?

En général, les gens se considèrent suffisamment informés sur les modes de transmission du sida. Pour Jean, qui est séropositif, c'est très important. «Je veux savoir où sont mes limites, insiste-t-il. Je dois demander à mon médecin ce que j'ai le droit de faire et de ne pas faire.» Par contre, pour bien des couples séropositifs, on ne connaît pas le danger d'aggravation de l'infection. «Plusieurs couples porteurs du VIH ne prennent pas plus de précautions, note Carole Gagnon, même si l'un des deux peut s'infecter davantage et atteindre un stade plus avancé de la maladie. Aujourd'hui, on peut être séropositif pendant 12 ans.»

Selon Nathalie Foucault agente d'information au Comité des personnes atteintes du VIH du Québec, les femmes demeurent le groupe le plus difficile à rejoindre par la prévention. «Les femmes,



victimes de violence ou de dépendance affective, n'ont souvent pas leur mot à dire dans la sexualité de leur couple. Elles sont prêtes à risquer leur vie pour être aimées. Une fois qu'elles sont contaminées, le mythe de la super femme apparaît: on continue sa vie comme si rien n'avait changé, jusqu'à oublier sa maladie et les ressources qui pourraient nous venir en aide. Certaines ont peur de perdre la garde de leurs enfants»

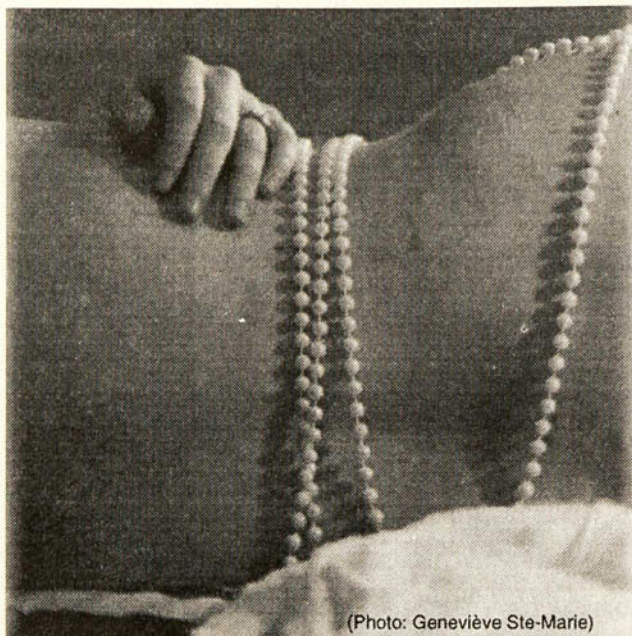
L'amour libre, plus jamais

On ne pourra pas retourner à l'amour libre des années 60, aux moeurs sexuelles dévergondées. «La découverte d'un vaccin contre le virus du sida pourrait s'avérer efficace, mais elle ne pourra pas éliminer la maladie, soutient Nathalie Foucault. Il y aura toujours des cas de résistance au virus ici et là, comme on retrouve encore de nos jours des gens atteints de tuberculose, alors que les médecins savent comment la traiter. Il faut garder le risque en tête, car même si le sida devient curable, on devra encore se protéger de l'herpès, de la chlamydia, de l'hépatite A, B, C...«Chez Séro-zéro, on craint que, sous l'influence des médias et des compagnies pharmaceutiques, le sida ne devienne une maladie chronique au même titre que le diabète et que les gens arrêtent de se protéger.»

Au Québec, l'infection du VIH n'est pas une maladie à déclaration obligatoire contrairement au sida. Dans le code

criminel canadien, il n'existe pas de loi spécifique contre la transmission du VIH.

Cependant, depuis 1988, 15 cas de poursuite criminelle ont vu le jour, ce qui a suscité le débat de la criminalisation du VIH. Pour Ralph Jürgens, du Réseau juridique canadien VIH-sida, «certaines situations peuvent justifier la crimina-



(Photo: Geneviève Ste-Marie)

lisation. Par exemple, on a vu des personnes séropositives en contaminer d'autres simplement pour faire du mal. Mais, dans la plupart des cas, c'est une question de santé publique. Les gens qui ont contracté le virus n'ont pas besoin d'être envoyés en prison pour changer leur comportement. Ils nécessitent de l'écoute et des soins.»

Près de 20 ans après l'apparition connue du sida, on parle encore de prévention. Toutefois, celle-ci se fait à sens unique: la majorité des pharmaciens refuse encore de vendre des seringues à 1 \$, parce que leurs profits découlent de la vente du spendieux cocktail thérapeutique.

Ça peut vous arriver

Le sida a transformé nos rapports interpersonnels et sexuels. Bien des gens de tout horizon social adoptent un comportement sexuel sécuritaire; cependant, lors d'une situation toute particulière, un moment de folie ou de joie intense, ils vont se laisser aller jusqu'à oublier toute rationalité au profit de la passion. Ce phénomène, plusieurs l'ont vécu et en ont gardé un goût amer. Disons qu'ils n'ont vraiment pas été chanceux. À l'extrême, le sida peut aussi freiner les élans de la passion et ramener à la raison deux partenaires sensibilisés au danger. Côté volontairement quelqu'un de séropositif peut prendre la forme d'une épée de Damoclès. «C'est difficile de triper, d'être heureux avec la personne qu'on aime, car le spectre de la maladie refait toujours surface, confie Robin. Après avoir fait l'amour ou au moment de l'orgasme parfois, il arrive de se demander subitement si une goutte de sperme ou de sang n'a pas été en contact avec une petite lésion, aussi microscopique soit-elle. Il faut être très fort psychologiquement pour conserver notre amour.»



Centre de réadaptation
pour personnes itinérantes alcooliques et toxicomanes.
(514) 521-1280

3100, rue Rachel Est, Montréal, Qué, H1W 1A1

LES OEUVRES DE



LA MAISON DU PÈRE

550, boul. René-Lévesque Est
Montréal (Québec) H2L 2L3
Tél.: (514) 845-0168 Fax: (514) 845-2108

La sexualité itinérante

Par
GABRIELLE GIRARD

On pourrait penser que les itinérants n'ont pas de vie sexuelle. Qui accepterait de coucher avec un gars ou une fille sans vie stable et sans possibilité de se laver convenablement? J'ai interrogé des itinérants que je connaissais dans mon entourage et à la *Maison du Père*. Pour la première fois de ma vie, j'ai pu poser des questions indiscrètes à une dizaine de gars sur leur vie sexuelle.

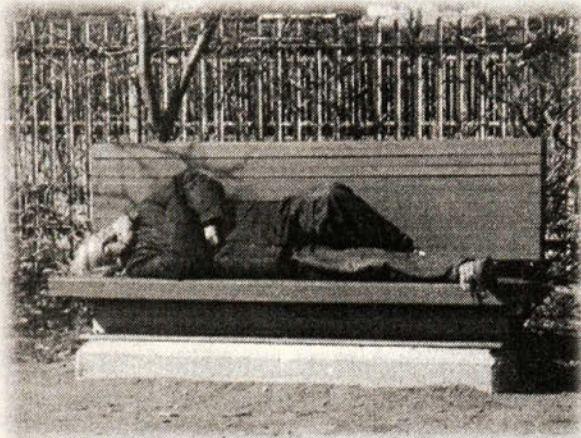
Bien sûr, la plupart des hommes se sont vantés de leurs exploits sexuels. Mais leurs mythes de baisés quotidiennes, vous ne les lirez pas ici. En fait, je constate que les histoires de ceux qui ont bien voulu me parler franchement sont un peu tristes.

Pas de vie sexuelle

C'est difficile pour la plupart des gars de la rue de rencontrer une personne de l'autre sexe. «J'avais aucune vie sexuelle, je ne pensais seulement qu'à consommer, de dire Louis, un itinérant qui intervient maintenant auprès des sans-abri. La souffrance était trop grande. Je ne pensais même pas à ça. Je me droguais pour cacher la souffrance que je vivais.»

Les femmes, ça ne s'achète pas

Les prostituées ne sont pas nécessairement une solution pour les itinérants. «J'ai couché avec des prostituées, mais j'ai jamais fait l'amour avec elles à cause de ma consommation de cocaïne. Je bandais jamais, poursuit Louis. Avant, je pensais au sexe, je ne pensais pas à faire l'amour. C'était l'acte sexuel qui comptait pour moi. L'amour,



il y a un paquet de choses qui entourent ça: les préludes, le respect, l'amitié. Maintenant, ça me prend tout cela: j'peux pas baiser juste comme ça, avec des prostituées. Je n'ai rien contre elles, mais ce type de baise ne

m'intéresse plus. J'ai travaillé deux ans et demie dans les clubs de danseuses, je partais souvent avec une, mais y se passait rien. Ça, c'est mon histoire: un gros flop! Plus je vivais ça, plus je consommais, pis plus je consommais, plus je vivais ça. Le dernier trip que j'ai fait, m'a coûté 11 000 \$. Y avait sept danseuses dans ma chambre, pis j'bandais même pas, j'avais le gros *smile* fendu jusque là!»

Un autre dans la même situation m'a confié: «Dans ma tête, les femmes, tu payes pas pour ça. Maintenant, c'est l'amour qui compte. Avant, j'avais pas connu ça. Je me suis rendu compte que je me suis servi des femmes que j'ai eues dans ma vie. J'étais avec elles pour avoir une place pour rester. J'avais les tapes dans le dos que j'avais besoin pour devenir quelqu'un. Quand j'ai cessé d'avoir des tapes, je suis tombé à plat.» «J'ai manipulé des femmes, affirme aussi Mario, itinérant depuis quatre ans. Être avec une femme, ça me dépanne pour ne pas venir à la *Maison du Père*. Mais parfois, je me faisais prendre à mon jeu. Je tombais en amour.»

Besoin d'amour

Les itinérants ont besoin d'amour comme tout le monde. Beaucoup m'ont dit que ce sentiment était plus important pour eux que le sexe. «L'amour, c'est un sentiment qui se vit à l'intérieur et le sexe, ça se vit à l'extérieur», de dire Louis. Pour Bertrand, un autre usager de la *Maison du Père* depuis dix ans: «L'amour, c'est dans

le respect, l'acte sexuel, c'est la soupe de vapeur...» «L'amour, c'est quelqu'un qui t'aime énormément, avec qui tu n'es pas obligé de coucher pour passer du temps. Le sexe, c'est bing pis c'est fini!», m'a aussi affirmé Marc, un itinérant transsexuel.

On baise où on peut

Les relations sexuelles se passent dans différents endroits comme les *tourist rooms* et les saunas ou même dans des ruelles, quand ils n'ont pas d'argent pour se payer une chambre. La plupart du temps, ça se passe au début du mois (le syndrome du premier) ou quand ils ont de l'argent. «Je flambais tout mon chèque pour me payer des filles, pis après j'me ramassais dans la rue pour le reste du mois à faire la «rue de lait» des missions pour survivre», explique un itinérant.

Suite à la page 23



Quand l'amour sort ses griffes...

Curieuse et aventurière de nature, j'ai fait la rencontre d'un maître en sadomasochisme. J'ai voulu en connaître davantage sur le sujet et vous partager mon expérience. Connaissez-vous la croix St-André, le fétichisme, le body piercing, la soumission et la domination ? Ces éléments font partie de la réalité sadomasochiste. Selon le dictionnaire Robert, le sadomasochisme, c'est le sadisme combiné au masochisme dans la même personne. Ça veut dire quoi, dans la vraie vie ?

La croix St-André est une pièce d'équipement très populaire pour qui-conque veut pratiquer le sadomasochisme (cinq sadomasos sur dix possèdent une croix St-André). Elle sert à attacher le sujet de face ou de dos et en facilite l'accès au maître, dominateur, pour des scènes de cire chaude, de momification et de flagellation. De plus, la couleur noire est prédominante dans tout l'attirail vestimentaire sadomasochiste. Le noir ajoute un effet plus dramatique et théâtral.

En écoutant un reportage sur le mouvement **PUNK**, j'ai appris que les **Sex Pistols** avaient été influencés par le sadomasochisme pour leur tenue vestimentaire. Le cuir et le latex sont omniprésents dans cette mode. Elle donne un côté très sexy en épousant les formes du corps. J'ai moi-même feuilleté quelques magazines sadomasos pour constater le prix exorbitant de

ces magnifiques vêtements. J'aurais bien aimé me procurer quelques échantillons de cette lingerie qui ne passe pas inaperçue, tout à fait féminine, faite de dentelle et de soie, pouvant vous transformer en femme fatale.

L'amour exagéré

Le fétichisme, c'est l'admiration exagérée et sans réserve pour une personne ou une chose, comme une patte de lapin. C'est aussi une satisfaction sexuelle recherchée par le contact ou la vue de certains objets normalement dénués de signification érotique. Le fétichisme peut-être ancré à différents degrés d'un individu à l'autre. Pour certains, il n'est qu'un artifice aux fantasmes. Pour d'autres, il peut-être une obsession mentale essentielle à l'orgasme. Par exemple, le maître que j'ai rencontré aime porter des talons hauts, même s'il mesure plus de six pieds. Fils unique, élevé dans un cadre puritain et bourgeois, il m'a raconté que son fétichisme venait du fait que sa mère portait uniquement des talons hauts.

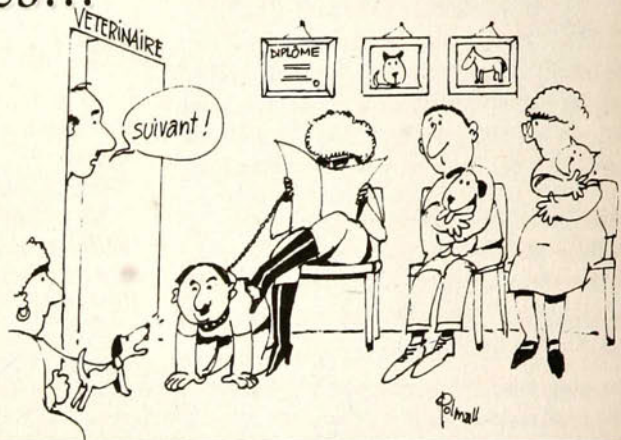
Cet anneau d'or

Le *body piercing* est très à la mode de nos jours, surtout chez les adolescents. Il amplifie les sensations du toucher. On peut

se faire percer partout : le nez, les sourcils, les oreilles, la langue, le nombril, le bout des seins, le clitoris, les lèvres du vagin et même le pénis. Cela doit se faire chez un professionnel et dans des conditions d'hygiène appropriées. Le temps de guérison peut être très long et très douloureux. Les anneaux sont en or, parfois même montés d'un diamant.

Rituel amoureux

Le sadomasochisme est un jeu de rôles sous forme de rituel. Le chant grégorien est à l'honneur dans le déroulement d'une scène. Les jeux sadomasos impliquent nécessairement un scénario pouvant être évolutif. En jouant avec les sens, le dominateur peut amener son sujet jusqu'à un état euphorique. Les vrais joueurs s'abstiennent de consommation de psychotropes.



«Je sens le maître me tirer par mon collier, m'obligeant à marcher à quatre pattes dans la noirceur... Je me sens non pas comme un chien guide, mais comme un chien aveugle guidé par un maître voyant.»

Abonnement à L'itinéraire



Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Téléphone: _____

Un abonnement d'un an
(12 numéros)
frais de poste compris

40\$

Abonnements supplémentaires
Nombre d'abonnement(s)

20\$

À compter du mois de _____

Signature _____

Envoyez un chèque ou mandat poste à l'ordre du Journal L'itinéraire
1223, rue Ontario Est, Montréal (Québec), H2L 1R5

Si
vous ne
pouvez
acheter
L'itinéraire
surla
rue...

Scène sadomasochiste

Voici une scène typique sadomasochiste telle qu'on me l'a racontée :

Dominé: « Mon maître s'approche de moi alors que je suis accroupi dans un coin de l'appartement. Les yeux bandés et les mains menottées dans le dos, il m'est impossible de parler à cause du bâillon dans ma bouche. »

Maître: « Je m'approche de mon sujet à pas de loup, voulant le surprendre ; par le sens de la perception, il a le sentiment de ne pas être seul dans la pièce. »

D: « Je sens la présence de mon maître à mes côtés, je sens une sorte de torpeur m'envahir. La douleur provoquée par des gouttelettes de cire chaude ou un cube de glace peut être un plaisir qui ne fait pas mal. Incapable de distinguer douleur et plaisir, cet état d'âme me rend euphorique. »

M: « Cet état d'incertitude fait partie de l'inconnu, l'imprévu, l'inattendu qu'un bon maître peut manier subtilement, rendant son sujet totalement dépaycé. »

D: « Je sens le maître me tirer par mon collier, m'obligeant à marcher à quatre pattes dans la noirceur. Je perds totalement la notion du temps à cause des moyens employés pour limiter mes sens. Je me sens non pas comme un chien guide, mais comme un chien aveugle guidé par un maître voyant. Ce sentiment de domination me met dans un état de soumission totale. »

M: « Le sentiment de pouvoir et de dépendance se marient conjointement entre les deux acteurs. »

D: « Je sais que je dois obéir; je serai châtié, si je ne me plie pas à ses ordres et à ses moindre désirs. »

M: « La domination verbale, le châtiment corporel où l'ignorance souvent peut amener le sujet à différents états d'âme. »

D: « Il m'arrive parfois de désobéir pour recevoir une punition physique qui, parfois, m'excite. La voix autoritaire de mon maître semble diriger mon subconscient comme une personne hypnotisée obéit à son hypnotiseur. »

Jeux de mains pas vilains

Tous les jeux sadomasochistes doivent se faire dans la confiance, la tolérance, la sécurité, le respect des limites préétablies lors de la discussion du scénario d'avant-scène. Il est conseillé de discuter de ses émotions après une scène. Le but de ces jeux est d'amener l'individu dans un état où la sensualité est à fleur de peau. La relation sadomasochiste est considérée par ceux qui la pratiquent comme possédant un haut degré de confiance mutuelle entre les deux conjoints. « Ces jeux nous permettent de faire revivre l'éternel enfant en nous, exploitant la créativité de son imagination et chassant ainsi la monotonie dans laquelle la plupart des couples tombent au fil des années », conclut le maître.

La jeune génération des moins de 35 ans à tendance à jouer de façon extrême, abusive et violente. En exploitant leurs limites, ils peuvent s'infliger des blessures parfois graves.



Nom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____

Code postal: _____

Tél.: () _____

Signature: _____

Veillez nous faire parvenir un chèque ou mandat-poste à l'ordre de: **Groupe communautaire L'itinéraire**

À l'adresse suivante: **Journal L'itinéraire**

1223, rue Ontario Est, Montréal (Québec) H2L 1R5

(Allouez de 4 à 6 semaines pour la livraison)

Vous pouvez commander par téléphone: (514) 597-0238

Veillez me faire parvenir le(s) numéro(s) suivant(s) à 2\$ la copie (frais de poste compris)

- Tous les numéros précédents au prix de 30\$
- Vol. I N° 2 juillet-août 94 / Balconville
- Vol. I N° 4 nov.-décembre 94 / Noël et itinérants
- Vol. II N° 2 février 95 / L'envers de la santé
- Vol. II N° 3 mars 95 / L'action au-delà de l'âge
- Vol. II N° 4 avril 95 / Des bêtes et des hommes
- Vol. II N° 5 mai 95 / Les femmes
- Vol. II N° 6 juin 95 / La presse alternative
- Vol. II N° 7 juillet 95 / Face cachée de Montréal
- Vol. II N° 8 août 95 / Santé psychologique
- Vol. II N° 11 novembre 95 / Riches vs pauvres
- Vol. II N° 12 décembre 95 / Différents Noëls
- Vol. III N° 1 janvier 96 / Les journaux de rue
- Vol. III N° 2 février 96 / Les drogues
- Vol. III N° 3 mars 96 / Les enfants
- Vol. III N° 4 avril 96 / Art et itinérance
- Vol. III N° 5 mai 96 / L'itinéraire à deux ans
- Vol. III N° 6 juin 96 / Qui sont les bizarres?
- Vol. III N° 7 juillet 96 / Architecture à Montréal
- Vol. III N° 8 août 96 / Église et pauvreté
- Vol. III N° 9 septembre 96 / Les jeunes de la rue
- Vol. III N° 10 octobre 96 / Les nouvelles technologies
- Vol. III N° 11 novembre 96 / Les fonctionnaires
- Vol. III N° 12 décembre 96 / Joyeux Noël malgré tout
- Vol. IV N° 1 janvier 97 / Pauvres étudiants

Quand l'amour virtuel se matérialise

Par
CYLVIE GINGRAS

Mot du rédacteur en chef

Lorsque le journal s'est branché au réseau Internet, il y a environ un an, notre crainte portait sur un mauvais usage virtuel de cette nouvelle technologie. Le sexe et Internet font bon ménage, bien que l'utilisation de ce réseau à des fins sexuelles soient tout de même minime comparativement aux multiples possibilités et usages que l'on en fait déjà à l'échelle planétaire. Cylvie fut l'une des premières du groupe à utiliser Internet. C'est d'un oeil perplexe que je la regardais se lancer dans ce que j'appellerais la drague virtuelle. Devrais-je autoriser cette utilisation inhabituelle de nos ordinateurs? Comment réagir face à cette nouvelle situation? Les propos tenus sur Internet entre Cylvie et ces inconnues devraient-ils être censurés ou interdits? Est-ce que j'assiste sans réagir à une situation condamnable ou serais-je simplement le témoin incompréhensif d'une nouvelle forme de rencontre qui en vaut bien d'autres? Je ne savais pas à ce moment-là que tout ça conduirait la gang de *L'itinéraire* à être témoin d'une histoire merveilleuse et à la production du texte suivant.

Serge Lareault

À l'approche du troisième millénaire, selon Richard Klein, professeur de français à l'Université de Cornell, l'inforoute semblerait être une des causes de l'augmentation de l'obésité chez les Américains, soit 59 % des hommes et 49 % des femmes. En effet, pourquoi prendrais-je soin de mon apparence quand je peux collectionner les conquêtes virtuelles et les baiser à bout de bras sur mon ordinateur? Mais si soudain une de mes conquêtes cybernétiques désirait follement venir me baiser en chair et en os? Aaaaargh! Est-ce que j'envoie à ma place ma meilleure amie parce que je me suis virtuellement recrée de toutes pièces? Ou encore, puis-je me permettre de croire qu'une entité dont l'existence n'est que virtuelle puisse m'aimer avec toutes mes imperfections? Entre les octets et les bits, y a-t-il un semblant d'âme et de chair? Dans le vaste cyberspace, où l'on baise du bout du clavier, peut-on parler de sentiment?

On parle souvent de rencontres sur Internet, mais surtout du côté négatif du phénomène. Les services de rencontre existent depuis longtemps, mais avec Internet, l'échange est instantané et a une portée mondiale. Lorsque *L'itinéraire* s'est branché au réseau Internet, mon premier réflexe a été de me lancer moi aussi dans l'arène de l'amour virtuel.

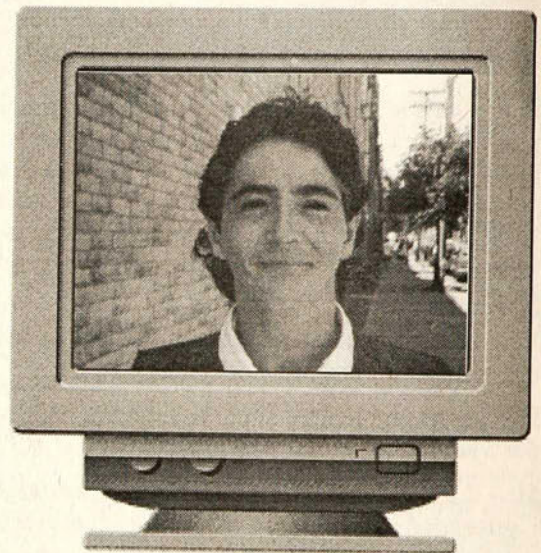
L'amour dans le monde virtuel

Alors, en février 1996, la fièvre printanière m'a attrapée très tôt et j'ai été incapable d'y résister! J'ai donc placé une annonce (ça me permet de choisir au lieu d'être choisie, ce qui est un plus) sur un serveur qui s'adresse aux personnes à l'orientation sexuelle joyeuse... Hé oui! En plus d'avoir vécu la toxicomanie, l'itinérance et côtoyé la criminalité, j'ai un fort faible pour la gent féminine. «Un chausson aux cerises avec ça?» Personne n'est parfait!

Une petite annonce qui fait le tour du monde

«Femme cherche parmi plusieurs femmes amoureuses des lettres pour correspondance érotique», telle était mon annonce. Comme ça, pour le fun. Je ne savais même pas si j'allais y donner suite. N'ayant agi que par simple curiosité via le Net, sans attentes précises, c'est avec grand étonnement que j'ai constaté que 15 femmes avaient répondu à... mes avances.

Au premier coup d'oeil, la variété des «fôtes» était proportionnelle à celle des réponses. Une jeune femme âgée de 18 ans (ça va mal!), hétérosexuelle (ça se gâte!)

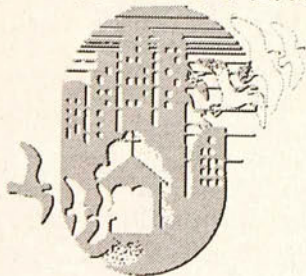


qui veut vivre une aventure homosexuelle: «Cou' donc, j'écris-tu en chinois?» Une autre désirait que je lui écrive des lettres cochonnes pour se masturber! «Madame, je ne suis pas Lili Gulliver alors, pas question que vous éja-Q-liez sur mes mots!»

Parmi toutes les réponses reçues, il y en a une qui m'a accrochée par son absence de vulgarité et, surtout, par sa dose de scepticisme:

Cécyle: «Lors d'un périple Internet - dévié malignement sur le serveur, je dénicher par hasard cet appel qui me frappe: il se targue à mes yeux d'une haute ténacité. Mais qui est donc cette femme, kamikaze à l'extrême, affirmant maîtriser l'entrelacs corps et mots sans verser tout de go dans la vulgarité? Une pulsion angélique et me voilà qui l'avertis: «Attention ma jolie, tu jongles sur un fil!» Intervention sur l'heure à l'oubli... Cet éclair nous suffit.»

Bon Secours Inc.



Centre de réhabilitation pour démunis
alcooliques/toxicomanes de 25 ans et plus

Admission
de 9 à 16 heures
565, Dublin

(514) 935-8882

Je lui ai alors répondu que là où il y avait de la *scabrosité*, il n'y avait pas de place pour la poésie et... j'ai confondu la sceptique!

Sur une autre planète

Je me suis d'abord demandé de quelle planète elle venait, puisqu'elle ne connaissait pas *L'Itinéraire*. Ce n'est qu'au troisième message que j'ai commencé par le commencement, c'est-à-dire regarder l'endroit d'où provenait le message qui m'était destiné: Paris! Ah ben ça par exemple! Une maudite Française! Il ne m'était jamais venu à l'esprit que mon annonce pouvait faire le tour du monde. Moi qui l'engueulais presque: « Comment ça que tu connais pas *L'Itinéraire*? TOUT le monde connaît *L'Itinéraire*! » Je l'ai quasiment traitée d'inculte!

Il y a eu entre nous quelques messages électroniques, qui m'avaient ravie avant que je ne parte en vacances prolongées... sans laisser d'adresse. Elle a remué ciel et terre pour me retrouver et elle a réussi!

Cécyle: « *Un, deux, trois messages pour se séduire, s'enduire de poésie. Puis elle disparaît sans laisser UNE raison, du moins, qui me parvienne. Somnambule de ses mots, je panique et je cherche, lève le ciel et la mer pour retrouver ma québécoise. Parisienne combattante, sale gosse volontaire, je la retrouve dans une ville verdoyante de lumière à panser plaies et drames. Nous respirons ensemble un air parfait et pur, trait d'union symbiotique entre âmes et continents.* »

Nous nous sommes écrits à la main et échangés nos photos. Nous nous sommes plu physiquement, mais c'était un boni puisque de part et d'autre la séduction exercée à travers la sensibilité, l'humour et l'intelligence avait fait son chef d'oeuvre: nous nous étions conquises Coeur et Âme. Elle est devenue ma dope nirvanesque. Je ne pouvais plus me passer d'elle. Accro raide. Mon héroïne intra-coronaire. Je suis allée à la pêche et j'ai ramené... une sirène.

Cécyle: « *Entre Montréal et Paris, chaque lettre de l'une, désormais manuscrite, amorce de nouvelles vagues aux écumes colorées d'émotions pour une passion sauvage. Attirées, captivées, romantiques, magnétiques, nous sommes amantes virtuelles aux prises d'une grande toile d'araignée. L'on se choque d'attentions, l'on s'encense de désir. L'on se heurte parfois: bien trop sensibles... De surprise en miracle, de miracle en surprise,*

de tempêtes presque fatales en paradis énigmatiques, chaque jour nous conforte dans ce qui semble tracé: une drôle de destinée. »

Arrivée à Montréal

Le 6 novembre dernier, elle m'annonçait son arrivée ici, au Québec (et non pas au Canada!) pour le 30 novembre. La délégation de *L'Itinéraire*, composée de mon boss, de ma collègue Nathalie et de moi-même (qui avais passé une nuit blanche d'excitation... rien comparée à celles qui allaient suivre) était à Mirabel pour accueillir celle qui avait su me séduire sur Internet tout au long des mois passés. Le vol avait trente minutes de retard,



(Photo: Geneviève Ste-Marie)

Quand on fait une rencontre cybernétique et que les « octets et bits crochus cliquent », la séduction virtuelle exerce sur nous un réel ensorcellement, mais le conte de fée peut aussi tourner au cauchemar. C'est un coup de dés du hasard.

misèèèère! J'étais derrière la grande baie vitrée, ventouée comme un Garfield. Et là, je l'ai vue! Dieu qu'elle s'est fait attendre! Le coup de foudre! BANG!

Cécyle: « *Trente minutes de retard. Les couloirs de l'aéroport s'étirent démesurément. Je marche à la manière d'un automate, calquant mes pas sur ceux des autres voyageurs, paralysée. Ces pas incontrôlables, incontrôlés, réglés au*

millimètre près de la conscience avortée me conduisent à la douane. Au-dessus de nous, juste derrière une longue baie vitrée, une foule accueillante, souriante, excitée, fouille du regard nos yeux cernés. Je ne la vois pas mais je sais qu'elle est là. Et je sais qu'elle m'attend. »

J'ai passé les deux plus belles semaines de ma vie! heu... pas mes voisins, comme le dit si bien la chanson de James: « *This bed is on fire/with passionate love/the neighbours complain about the noise above/but she comes only when she's on top.* » Oui, deux semaines empreintes de romantisme, complicité, tendresse, douceur, « peau-ésie », grÔs câlins, fous rires interminables, nuits follement, passionnément, éperdument blanches, au cours desquelles la lune n'aura jamais tant brillé. Overdosée raide par tant d'Amour. Bien sûr, nous avons eu nos petites épreuves, mais notre humour indéniable et notre optimisme fondamental ont eu raison des p'tits aléas de la vie quotidienne.

Cécyle: « *Neuf mois plus tard, mutuellement amorcées par des centaines de pages, je quitte la France pour aller la retrouver. Là, à Mirabel, je sais quels bras se tendent. Des bouquets de tendresse, des parfums concentrés de longues nuits à s'aimer, des fous rires apaisant quelques gouttes trop salées... Vivre pour vivre, vivre pour la vivre. Voilà ma déraison. Je t'aime Cylvie... en maudit!* »

Repartie au septième ciel

Mon boss m'a dit en riant qu'il aurait presque souhaité que ça « foire » pour que ce soit plus excitant (comme quoi l'excitation, c'est relatif) pour vous lecteurs et lectrices, mais au fond de lui (son fond n'est pas bien profond), il est heureux pour moi, pour nous. Oui, nous sommes « follement, passionnées-ment, et perdues-ment » éprises l'une de l'autre.

Quand on fait une rencontre cybernétique et que les « octets et bits crochus cliquent », la séduction virtuelle exerce sur nous un réel ensorcellement, mais le conte de fée peut aussi tourner au cauchemar. C'est un coup de dés du hasard.

Depuis son départ, on s'inonde de messages électroniques auxquels s'ajoutent nos missives folâtres qui se croisent au-dessus de l'océan. Elles arrivent à destination avec quelques nuages d'euphorie happés au passage. Oui, c'est parti pour la plus Belle, la plus Grande des Aventures. Cécyle, bon sang que tu m'manques!

Le cybersexe la jouissance de l'avenir Par RICHARD HÉTU

Vous habitez chez vos parents? Vous avez une connection Internet et du temps libre? Vous avez la libido bien vive et vos doigts sont habiles sur un clavier? Ne perdez plus de temps et branchez-vous sur un Palace, vous pourrez y pratiquer le cybersexe de la nouvelle génération.

The Palace est un logiciel qui offre un environnement graphique et sonore pour «chatter» en temps réel sur un serveur. Les Palaces sont des mondes virtuels où les internautes peuvent se déplacer et interagir entre eux. Leur popularité est croissante et à ce jour des centaines de ces communautés se sont établies de par le vaste réseau virtuel.

La façon de communiquer y est bien différente de celle du classique IRC (Internet Relay Chat où le texte des utilisateurs déroule de façon linéaire. Dans les Palaces, ce qu'on tape sur son clavier est reproduit dans des bulles, comme dans une immense bande dessinée vivante et interactive.

Les usagers qui circulent dans les Palaces se nomment des avatars. S'ils ont payé le coût d'enregistrement du logiciel (25\$) ils ont la possibilité de personnaliser leur *avatar* en utilisant des photos, des dessins, des icônes et même des animations. Les visiteurs (guests), eux, doivent se contenter de simples smileys comme représentation graphique. Cependant, tous peuvent se munir d'accessoires (props), tel que des chapeaux, des cigarettes ou des lunettes. Et il y a aussi des logiciels audios qui permettent d'entendre ce que les usagers s'écrivent!

L'aménagement de ces lieux virtuels est très diversifié et chacun des Palaces possède plusieurs salles (backdrop ou room). Par exemple, la maison-mère des Palaces, le «Mansion», est riche d'environ trente salles dont la plupart sont propices à la détente et l'intimité. On y trouve, entre autres, un bar, une salle de jeux, une piscine et... une chambre à coucher!

Pénétration virtuelle

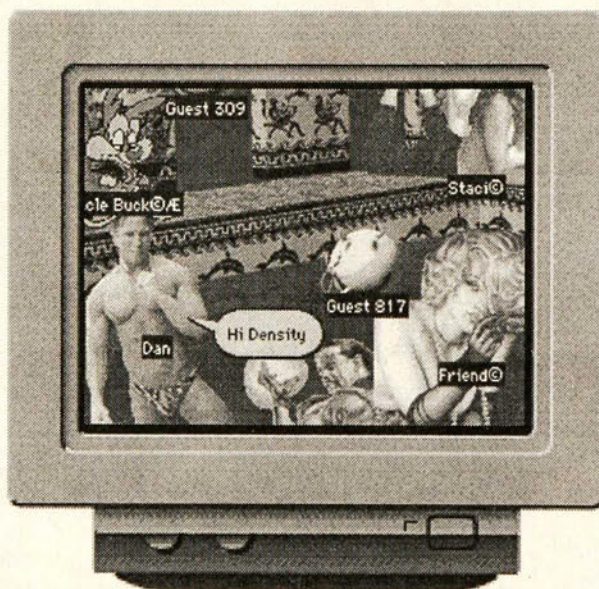
Comme il n'y a rien de mieux que de vivre une expérience pour en parler, je suis allé visiter ce Palace où beaucoup de gens aiment se rencontrer pour jaser, et pas nécessairement de sexe. Atteint du syndrome du nouvel arrivant, j'avais la ferme intention d'y pratiquer le sexe virtuel, mais j'ai vite

constaté que l'anonyme smiley qui me représentait n'était pas des plus intéressants pour tous ces avatars personnalisés.

Même en me présentant comme journaliste, il n'était pas évident d'amener la conversation vers le cybersexe, motus et bouche cousue chez les avatars... J'ai même conversé de longues minutes avec un sympathique serpent (qui sifflait sur ma tête...), mais qui ne connaissait rien du sujet. Pas surprenant, car vers la fin de notre échange ce serpent m'a finalement avoué qu'il était une jeune fille de 12 ans dans la vraie vie!

Où tout peut arriver

La nudité des avatars humains n'est pas admise dans les Palaces (du moins dans les



salles publiques), mais les membres utilisent régulièrement des avatars d'hommes ou de femmes partiellement nus. Ces représentations sexys ont été identifiées comme des «avatars de séduction» par le chercheur John Suler, professeur à la Rider University et auteur de livres sur la psychologie du cyberspace et des avatars.

Danielle Verville, étudiante en maîtrise en communication à l'UQAM, s'intéresse à la question de l'identité sur les Palaces: «Ces espaces virtuels étant davantage fréquentés par les hommes, un avatar «sexy» peut facilement devenir un avatar de puissance, puisqu'il possède une attraction et un certain contrôle sur les autres.»

C'est donc dire que cette belle fille virtuelle que je crusais tantôt pourrait être un gars dans la réalité! Bon, c'est O.K. pour moi,

je n'ai pas de problèmes avec ça. Je trouve même ça plutôt excitant...

Sex crime

Il y a bien sûr des règlements (House Rules) à suivre dans les Palaces, entre autres, en ce qui concerne le sexe. Ces règles sont édictées par les opérateurs du système (les gods) et mis en application par les modérateurs (wizards) nommés par les gods. Danielle Verville nous affirme: «L'obscénité n'est pas autorisée dans les Palaces. Aucun langage outrancier ou avatar représentant des gestes ou des images obscènes n'y est toléré. Le harcèlement n'y est pas admissible, et il ne faut pas faire d'avances sexuelles avec insistance.»

Cependant, il est possible de s'adresser à un avatar en mode privé et il existe dans certains Palaces des salles où on peut se retirer (et verrouiller) pour aller parler sexe en faisant marcher ses doigts... Certains adeptes s'enferment dans ces salles et baisent ensemble par images pornographiques interposées!

Miguel XXX, Palacien d'Argentine rencontré dans un Palace pour les gais raconte: «Pour moi, c'est maintenant plus qu'un simple passe-temps, c'est devenu une forme d'art érotique. J'ai développé une relation bien particulière avec un autre gars. On a numérisé des photos de nos corps véritables qu'on fait interagir sexuellement dans les salles privées. Ça ressemble à une danse cybernétique porno et c'est bien thrilling.»

L'avenir virtuel s'annonce radieux pour les pornophiles et les érotomanes en tous genres qui trippent sur le cybersexe. On ose à peine imaginer ce que ça sera quand l'animation des images s'y mettra vraiment! Y'a des mains qui vont se faire aller sur le clavier, sur la souris et sur...

Quelques sites sur les Palaces:

Le site mère des palaces
<http://thepalace.com>
 Le site d'un Palace français
<http://www.webconcept.fr/levillage/>
 Pour les gals et lesbiennes et autres
<http://www.thatscape.com/>
 Un répertoire de Palaces
<http://mansion.thepalace.com/cgi-bin/directory.pl>

Amour et sexe:

Un Cyrano cybernétique pour envoyer une déclaration d'amour ou de rupture
<http://www.nando.net/toys/cyrano.html>
 Pour les textes érotiques de Mary-Anne
<http://www.lam.com/maryanne/>

Sexe, drogue et vie Rock'n Roll

Par
CYLVIE GINGRAS

Opinion d'une fille qui en sait long sur le sujet...

Plusieurs personnes se plaisent à croire que l'alcool et la drogue apportent une plus grande satisfaction sexuelle. Pour ma part, le plus gros buzz, le plus beau high, c'est l'Amour et tout ce qui en coule, oups! en découle. Je ne mélange pas les buzz. Je n'ai jamais été capable de faire l'amour après avoir bu beaucoup de bières ou quand j'étais sous l'effet de drogues dures: c'est dur la dope sur le body! Par contre il est vrai, depuis des années, j'évite de fumer du hasch « en public »: ça m'aphrodisse tellement que j'en deviens un danger public! Mythe ou réalité? Qu'en est-il vraiment?

FIÈVRER: Avoir la fièvre selon mon dictionnaire. La fièvre du coeur que l'Amour irrigue. La fièvre qui s'empare du corps qui devient un sexe ambulante. Les oreilles et la bouche fiévreusement branchées sur une ligne 1-976 (Le 1-969 serait plus approprié!). Le 1-976, ça doit être pour nous rappeler qu'on s'est tous fait fourrer avec le Stade olympique!

Bien sûr, je crois que le top ou l'intensité des orgasmes, selon que l'on est un homme ou une femme, découle de l'Amour sauf que, si je m'obstine à chercher l'Amour pour arriver à jouir, je risque certainement plus de crever de sécheresse génitale que du sida!

J'ai appris que le plaisir sexuel a tout à voir avec la présence confortable de l'autre, avec le rire, la complicité et surtout, avec une folle attirance, comme deux aimants, oups, deux amants. Et si cela n'existe pas à l'intérieur du couple, la dope ne peut pas l'inventer et sert souvent de palliatif aux carences affectives.

Il y a des couples qui font l'amour le samedi soir à huit heures, quand les p'tits sont couchés et que la pause entre deux périodes de hockey leur suffit. Pour eux, les clubs de « travestis-transsexuels-drag queens-gays-sado-maso-swingers », et les hommes mariés qui trippent avec des jeunes hommes majeurs ou non, ne sont pas « sexually correct ». C'est synonyme de dépravation, de déviation, d'anormalité. Je n'ai pas d'opinion sur les impacts



(Photo : Serge Lareault)

psychologiques du hockey dans la vie sexuelle des couples, mais j'ai recueilli, au « cours de mon expérience au pays des junkies », certains témoignages de toxicomanes qui jouaient pas mal fort avec « la poque » dans leurs relations sexuelles. Quand les joueurs pratiquent le « dopage » durant leur partie de fesses, il n'y a bien souvent que des perdants.

L'alcool, cette drogue légale...

Il est vrai qu'à petite dose, l'alcool excite l'homme et la femme, mais plus on boit, plus notre sexualité est affectée. Entre 25 et 30 ans, l'homme éjacule très facilement et parfois il a de la difficulté à se contrôler. L'alcool ralentit son métabolisme, ses réactions sont plus lentes et il a alors l'impression de contrôler son excitation, mais il n'en est rien. D'autres part, l'alcoolisme est une des causes les plus fréquentes de l'impuissance chez l'homme de 40 ans et plus, selon la sexologue Claire Bouchard.

Les drogues douces

À l'époque des hippies, les propriétés aphrodisiaques de la marijuana et du hashich ont été largement vantées tout comme ses propriétés désinibitrices. Dans la réalité, la distorsion des perceptions inhérentes à l'usage de ces drogues fait croire à des orgasmes plus prolongés. De plus, ces produits peuvent avoir été imbibés d'autres substances. À long terme, cela aurait un effet négatif sur la sexualité de l'homme et de la femme: le désir et l'excitation diminueraient, les réactions seraient ralenties et l'orgasme de moins en moins atteignable.

L'envoûtement de la poudre

Une ex-toxicomane confiait récemment à Claire Bouchard: «Lorsque j'ai commencé à prendre de la cocaïne, je pensais avoir trouvé le paradis et être en ligne directe avec Dieu. Après quelque temps, je me prenais pour Dieu pour finalement m'apercevoir que je m'étais trompé de porte et que j'étais plutôt rendue en enfer.» Concernant la sexualité, c'est le même processus. Au début, la personne cocaïnomanie éprouve un sentiment d'euphorie, lors de ses rapports sexuels. Le désir augmente et certains disent que leurs orgasmes semblent durer une éternité. Mais cette période ne dure pas. Avec le temps, le plaisir sexuel disparaît.

Presque toutes les femmes que j'ai interrogées m'ont avoué n'être pas sur la même longueur d'onde que leur chum lorsque le couple consommait de la cocaïne avant la baise. « J'ai le corps anesthésié lorsque je suis sous l'effet de la cocaïne, raconte Carole. Je suis incapable de faire quoi que ce soit. Les hommes ont vite envie de me sauter dessus. Moi, je n'ai aucun désir de sexe. À la limite, je n'ai pas envie que l'on me touche ou alors j'ai seulement besoin de tendresse, d'affection, un minimum de préliminaires, quoi. Ce n'est que lorsque je suis sur le « down » de la coke que ma libido est à son comble. Mais les gars, lui, n'a plus envie ou a déjà joui. Alors, c'est le temps de la masturbation. »

Ce ne sont pas tous les hommes qui réagissent ainsi, mais la plupart des gars

cocaïnomanes que je connais voient leur sexualité devenir exacerbée quand ils s'injectent de la cocaïne. Pour ceux qui sont très sexuels, c'est même un critère pour tester la qualité de la drogue, comme l'explique Jean-Pierre: « Si la coke me tombe dans les testicules, c'est qu'elle est bonne! Quand je m'injecte, je ne pense qu'au cul! Ça a toujours été ainsi. Si je ne « pogne » pas un buzz de cul, c'est que la coke n'est pas bonne. Sur le rush, j'ai une semi-érection et je n'éjacule pas, mais sur le down, je me masturbe et c'est incroyable la quantité de sperme que j'éjacule! C'est tellement plus que quand je suis straight que ça ne se compare même pas. »

Bref, dans un couple hétérosexuel, la consommation de cocaïne risque souvent d'être la cause de grandes frustrations chez la femme comme chez l'homme. Souvent, la femme assouvit les besoins de son compagnon « insistant » alors qu'elle n'en a pas envie. Il arrive également que l'homme soit déçu parce que sa femme refuse de participer à toute activité sexuelle.

La coke semble réunir tous les éléments pour désunir un couple. La vie sexuelle s'en trouve souvent perturbée et il n'est pas rare que des hommes finissent par croire qu'une relation sexuelle doit toujours être vécue sous l'effet de la cocaïne. Bien des hommes choisissent la coke pour véritable maîtresse: rêves de fellation, masturbation, exhibition et autres pulsions. Un *pusher* de ma connaissance m'affirmait récemment: « Étant un revendeur, j'ai le fric et la dope, alors j'ai le choix parce qu'il y en a des femmes qui me courent après! Je choisis pour compagnie stable celle qui réussit à me faire jouir quand je suis coké. »

L'héroïne, la seule amante



Quand on n'en est plus aux petites bières ou à renifler la poussière blanche, l'héroïne devient alors le choix de plusieurs. À ce stade, le sexe, on n'en parle plus. Les héroïnomanes n'ont qu'une seule maîtresse et n'ont besoin de rien ni de personne. Le buzz est tellement fort que l'on ne pense plus à faire l'amour. On n'est plus là.

Pourtant, dans le sexe ou la drogue, tout le monde recherche la même chose: le plaisir. Seuls les moyens d'y parvenir et d'y goûter sont différents. À vouloir goûter trop intensément le plaisir sexuel à l'aide de drogues diverses, bien des gens manquent le bateau. Le peintre Charles Hollingsworth prétend que si tout le monde avait des orgasmes, il n'y aurait pas de guerre le lendemain. « Si nous sommes sur cette planète, c'est bien parce que les hommes et les femmes ont toujours recherché cet instant de bonheur qui leur a permis de se reproduire pendant des millénaires », affirme le Docteur Ruth K. Westheimer, dans son livre *Le sexe pour les nuls*.

Le vrai buzz n'est-il pas de tripper avec tous ses sens plutôt que de les anesthésier ou d'essayer de les décupler par des substances trop souvent trompeuses. Mais il semble que la tendance ne va pas dans ce sens. Maintenant c'est l'Ectacy, bientôt le GHB, plus tard, peut-être, le suppositoaire aphrodisiaque...



Les infractions aux bonnes moeurs et le Code criminel

À la lumière de deux événements récents survenus à Montréal et à Toronto et portant spécifiquement sur la notion de décence et de sexualité, nous dressons ce mois-ci un bref portrait de la situation en regard des articles 173 et 174 du Code criminel canadien.

Il y a environ un mois, la police de Montréal effectuait une descente dans un bar (Bar Coeur à Corps) en y invoquant la commission d'actes indécents entre couples, plus particulièrement des attouchements et des échanges de nature sexuelle. Bien que le procès comme tel n'ait pas débuté, à notre avis, ces échanges, bien qu'entre adultes consentants, risquent de constituer des actes indécents commis dans un lieu public puisque le bar en question était détenteur d'un permis d'alcool. En effet, la seule détention de ce permis donne à l'institution un caractère public et, par conséquent, prohibe les échanges de nature sexuelle entre adultes consentants. Pour être dans les normes, il aurait plutôt fallu organiser cet « événement » dans un endroit généralement non accessible au grand public et sans permis d'alcool. Apparemment, il existerait des semblables lieux à Montréal opérant en toute légalité.

Dans un autre ordre d'idée, la Cour d'appel de l'Ontario a tout récemment acquitté une femme ayant contesté une accusation de grossière indécence sous prétexte qu'elle s'était promené les seins nus en pleine ville lors d'une journée chaude d'été. Le critère ayant guidé la Cour dans ce cas était double. Premièrement, s'agissait-il d'une conduite portant atteinte au standard de moralité de la communauté en général? À cette question, les juges tranchèrent par la négative. Deuxièmement, la convention sociale voulant que les femmes se couvrent systématiquement la poitrine est-elle discriminatoire et sexiste? À cette dernière, les juges répondirent par l'affirmative. Cette décision, bien qu'ayant provoqué un remous important parmi les leaders de la droite conservatrice, est en quelque sorte un gain de plus pour les femmes en général. Outre les blagues et les sourires que cette décision peut provoquer, celle-ci vient établir et consacrer le principe voulant que la poitrine féminine ne doit plus, a priori, être considérée exclusivement comme un objet sexuel mais bien comme une partie de l'anatomie, au même titre que les poitrines masculines qui s'exhibent en toute liberté par temps de canicule.

De plus en plus, les notions de droit gravitant autour de la sexualité s'apprécient en fonction des standards véhiculés par la communauté dans laquelle nous évoluons. À titre d'exemple, on se souviendra que la Cour suprême du Canada avait jugé tout à fait légal les activités du studio Pussy Cat de la rue Ontario à Montréal, où les clients avaient la possibilité de se masturber en compagnie d'hôtesse. Dans la même veine, la masturbation mutuelle dans ces mêmes studios était jugée légale par la Cour municipale de Montréal.

Comme à l'habitude, si vous aviez quelques questions spécifiques à ce sujet ou désiriez que j'aborde un thème particulier dans le cadre de cette chronique, n'hésitez pas à m'en faire part via la rédacteur en chef du Journal. Il me fera alors plaisir de répondre à vos questions.

Voyeurisme et exhibitionnisme Sous l'effet de la cocaïne

Par
JEAN-PIERRE LIZOTTE
CORRESPONDANT DE PRISON

Jean-Pierre Lizotte s'est souvent retrouvé en prison pour cause de voyeurisme ou d'exhibitionnisme. La cause directe : sa consommation de cocaïne. Cette substance augmente radicalement sa libido et le pousse à poser des gestes irréflectifs, souvent indécents. Ce trouble de comportement, jamais maîtrisé, a gâché une majeure partie de sa vie.

J'étais un adolescent timide, peu informé sur la sexualité et incapable d'aborder les femmes. Vers l'âge de 15 ans, je commence à devenir voyeur et parfois à entrer dans les toilettes des femmes, dans les centres d'achats. Je ne suis pas un agresseur de femmes, et encore moins un violeur. Je déteste ceux qui violent les femmes et ceux qui les battent. D'ailleurs en prison, les violeurs et les batteurs de femmes ne sont pas bien vus. Les autres détenus les battent féroce-

ment. Quand j'ai commencé à me « shooter », vers l'âge de 19 ans, cela n'a fait qu'empirer mon problème. Sous l'effet de la cocaïne, j'ai commencé à faire de l'exhibitionnisme.

Dans l'intérêt de tous et toutes, on devrait enseigner aux adolescent(es) le bien-être de se retrouver avec leurs pairs. Il faut les aider à vaincre leur timidité et enseigner à tous les ados comment aller vers les autres pour avoir des échanges enrichissants au lieu de punir leur sexualité par des châtiments corporels ou psychologiques, comme j'ai eus.

En répétant toujours à un ou une ado qu'il ou elle ne fera jamais rien de bon, on les dévalorise dans leurs valeurs. Ils ou elles finiront par passer comme moi 20 ans en prison et à se sentir mal-aimés et incompris.

La cocaïne a fait de moi un exhibitionniste et mes actions m'ont valu la prison. À toutes les femmes à qui j'ai fait peur en exhibant mon sexe, je profite du journal *L'Itinéraire* pour m'excuser publiquement.

**Vous pouvez écrire à Jean-Pierre Lizotte à
L'Établissement de détention de Montréal,
800 boul. Gouin Ouest, Montréal (Québec) H3L 1K7.**

Voyeur

Je suis un voyeur

Ainsi m'a fait le Créateur

Je ne suis pas un agresseur

Je ne veux pas te faire connaître le malheur

Je suis un adolescent qui refuse de vieillir

Je ne veux surtout pas m'aneantir

Vingt ans plus tard, on n'a pas réussi à m'endurcir

Mon jardin reste à verdier!

Mais mes cheveux ont grisonné

Je ne redeviendrai plus un prisonnier

Dorenavant, je ferai attention à toi

Je suis ce que c'est de porter une croix

Je connais très bien l'homme

Le tout a commencé avec l'histoire de la pomme

Je desire rencontrer une Eve

J'ai demandé à Dieu une treve

Je suis un voyeur

Ainsi m'a fait le Créateur

Je ne suis pas un agresseur

Jean-Pierre Lizotte

**Tout ce que vous n'avez jamais voulu
savoir sur la pornographie
sans pour autant oser
vous fermer complètement les yeux**

Par
DENIS LORD
Collaboration spéciale.
Texte publié dans le journal
de rue de Québec
La Quête, décembre 1996

En 1995, 20 012 films et imprimés montrant des femmes et des hommes nus ont paru aux États-Unis. Comme chaque film ou revue montre en moyenne cinq différentes personnes nues et que les États-Unis comptent 248,7 millions d'habitants, cela signifie que 100 060 (0,04023 %), Américain(e)s ont montré leur cul. À qui ? Selon le U.S Consultation Board, 29 % de la population américaine consomme de la pornographie, c'est-à-dire 72 123 000 individus.

De ce nombre, on considère que 25 millions d'hommes se sont masturbés au moins trois fois en regardant ces films ou ces revues. L'homme éjaculant en moyenne dixième de litre de sperme par année, cela donne 7,5 millions de litre dudit liquide qui s'est perdu, l'équivalent de 916 422 caisses de 24.

Étant donné que 81 % des femmes sont fertiles et que 17,8 % de ces hommes ne le sont pas, qu'il y a 2,6 % d'accidents de grossesse et 9,4 % d'avortements, que 49,9 % des humains utilisent des moyens de contraception qui sont efficaces à 79,2 %, cela signifie qu'à cause de la pornographie, 59 218 112 d'Américains ne sont pas nés en 1995.

Comme nous l'avons vu précédemment, 0,0403 % de ces enfants auraient, s'ils étaient nés, posé nu(e)s pour des revues ou des films et 29 % en auraient acheté. Il s'agit d'un manque à gagner de 23 865 de nudistes et de 17 173 252 de voyeurs. Il faut donc conclure que, d'une certaine façon, l'industrie de la pornographie creuse sa propre tombe, se tire dans le pied.

Mais ce qui est vraiment chiant, c'est que la majorité de ces revues sont imprimées sur papier glacé. Elles ne sont pas recyclables.

Membre de l'Ordre professionnel
des travailleurs sociaux du Québec

Roland Burgalières, t.s.
Psychothérapeute

(514) 529-8491

Les lignes érotiques sont parfois le 911 D'une sexualité en détresse

Par
ROBERT BEAUPRÉ

Julie manquait d'argent, mais pas d'imagination. Elle avait du talent pour faire des conversations érotiques. Beaucoup d'hommes lui en avaient fait la remarque. Elle se pratiquait, pour rire, avec des hommes qu'elle connaissait tout en prenant son pied. « Finalement, s'est-elle dit, je peux peut-être gagner des sous avec ça. » C'est ainsi qu'elle est devenue non seulement la voix des fantasmes de nombreux hommes, mais aussi l'oreille de leurs déboires et désespoirs.

« Au début, je me suis éclatée facilement, raconte-t-elle. J'ai eu beaucoup de plaisir. Mais il faut tout de même s'habituer à jouer un rôle... C'est très bon pour quelqu'un qui aime jouer la comédie. Il faut réussir à stimuler l'imagination du client et dans toutes sortes de situations comme par exemple, le faire fantasmer sur une soi-disant vendeuse itinérante qui frappe à la porte. Il y en a qui trippent sur la pédophilie, d'autres s'imaginent faire l'amour avec leur mère. J'en avais même un qui s'excitait sur des images de la Sainte Vierge, mais pas n'importe quelle image ; il s'imaginait qu'il lui mangeait le cerveau! »

« C'est très dur parfois, ajoute-t-elle. J'ai même été malade le lendemain de séances particulièrement morbides. Mon corps réagissait fortement aux émotions et aux images, reconnaît-elle. Après quelques mois, ma libido ne pouvait plus suivre. »

Elle souligne qu'en général les hommes sont gentils. « Surtout avant l'amour, confie-t-elle. Mais il y en a beaucoup qui me raccrochent au nez une fois qu'ils ont joui. Naturellement, ils sont libres de faire ce qu'ils désirent puisqu'ils paient pour cette fantaisie. » Le plus difficile c'est le harcèlement, les demandes pour sortir. Certains sont tenaces comme des teignes. « Les appels érotiques, c'était pour faire de l'argent. En plus, c'est difficile de sortir avec un gars et faire des appels. » La vie privée en prend un coup.

Julie avoue que ce genre de travail est particulier et qu'il demande des aptitudes spéciales de la part de la personne qui s'y prête. « T'as beau prétendre que ce n'est que du travail, tu as des émotions quand même. »

Julie a appris à mieux connaître l'humain de cette façon. Elle a vu comment, en général, les hommes qui font appel aux lignes érotiques ont une image négative d'eux-mêmes. « Il y en a qui t'avertissent que cela leur prend au moins 15 minutes pour jouir. Tu peux être certain qu'au bout de deux minutes, c'est déjà terminé », dit-elle en riant.

La face cachée

Dans le monde du sexe téléphonique, on découvre parfois la face cachée d'individus conventionnels. « Des hommes



mariés, en apparence des plus *straights* et qui ont des enfants, me téléphonent et désirent changer de rôle sexuel, et se prendre un instant pour une femme. D'autres se laissent aller à des histoires de domination, d'humiliation. Tu vois que les gens ne sont pas toujours ce qu'ils démontrent », dit-elle, non sans étonnement. Certains ont d'autres raisons, comme ce cultivateur qui voulait me parler de sa ferme, ou cet autre me confiait la douleur de voir, impuissant, sa femme mourir du cancer. »

Julie souligne également le cas d'hommes qui utilisent les services de lignes érotiques, sous l'effet de la cocaïne ou de l'alcool, souvent en rechute. Elle connaît un type qui s'est monté une facture de quatre mille dollars. « Il paie quand même », souligne-t-elle à moitié surprise.

C'est ainsi qu'elle apprend toutes sortes d'histoires comme celle de l'homme qui travaille pour une compagnie de remorquage et qui, le soir, s'habille en femme. Il y aussi le petit garçon qui a surpris son père en train de faire des appels en cachette ou encore, la femme qui a trouvé des factures d'appels dans la poche de son mari et qui, par la suite, a commencé à téléphoner pour elle-même.

Depuis quelques semaines, Julie a cessé de répondre à des appels érotiques : « Ce n'était pas assez payant », avoue-t-elle. Il y a trop de concurrence dans ce commerce maintenant, trop de petites compagnies. C'est tout juste bon pour arrondir les fins de mois », conclut-elle.



Votre Guide dans la Nouvelle Dimension Internet

Consultation • Formation • Implantation
Construction de sites et de pages Web

Tél.: (514) 933.8800 • Fax: (514) 933.2873

E-mail: info@v-planet.com

Internet: <http://www.v-planet.com>

La Bell(e) fraude

Comment un camelot s'est fait prendre au jeu des lignes érotiques

Je vais vous entretenir d'un sujet un peu tabou qui mine mon moral et me trotte dans la tête depuis quelques années déjà, au point d'en avoir mal au coeur, à chaque fois que j'en entends parler.

«Occasion d'affaires exceptionnelles»

Voici le titre en caractères gras d'une annonce publicitaire parue l'été dernier dans le journal *Allô Police*. Je lis assidûment cette publication, étant féru de justice et de sensations fortes. Le contenu intégral de cette pub: «Faites partie de l'industrie la plus payante des années 90. Pour seulement 25 \$, vous recevrez tous les renseignements pour faire partie de l'industrie des appels payants (comme les services 1-976 [SUCE] et votre propre numéro gratuit. Appelez maintenant le (1-900), réservé aux 18 ans et plus.

Expérience personnelle

V'là deux ans, en décembre, étant redevenu plus sociable et responsable à vendre *L'itinéraire*, plus fier de moi, après avoir payé toutes mes dettes légales et illégales, je me paie donc un petit luxe: l'installation d'un téléphone résidentiel. Après plusieurs années à me priver de ce précieux et essentiel outil de communication des temps modernes, j'étais fou de joie. J'en profite pour reprendre contact avec ma famille et de vieilles connaissances. De fil en aiguille, je parviens à cesser de m'injecter de la cocaïne et je commence à trinquer socialement avec modération.

Puis, un beau soir du mois de mars, je rencontre une divine créature dans un bar. Nous passons la soirée ensemble et poursuivons la nuit dans un After Hour, jusqu'aux petites heures du matin. À la fin, une grande gueule minable voulant la conquérir, lui apprend que je suis séropositif. Face à ce virus, elle a *freaké*, comme la plupart des femmes non-atteintes. Elle me fauche compagnie après m'avoir sexuellement «sexité» pendant des heures.

Saoûl et allumé comme je suis, je cherche à obtenir les services d'une prostituée, mais le samedi matin à 11 heures, elles ne courent pas les rues. J'arrive chez moi, me prépare un drink, un joint et une ligne de coke. Ensuite, je feuillette le *Allô*

Police et une nouvelle annonce super-sex-citante attire mon attention. Je prends le combiné et compose le numéro convoité. On me demande si j'ai la carte d'interurbain Bell. Effectivement, j'en avais reçu deux, sans en avoir jamais fait la demande. Trop parti, je ne fais pas le lien entre la carte et l'appel.

Enfin, j'ai la communication. On me donne les instructions suivantes: «Si vous voulez parler à une femme, appuyez sur ce numéro, à un homme, tel autre, à un couple, un autre, dans la douche, le sauna, le salon, la chambre à coucher, et ainsi de suite. Je veux parler à une femme. Je suis les directives et finalement, c'est un homme qui me parle. On me donne de nouvelles instructions, j'appuie sur les boutons et j'aboutis sur une cassette interactive sur laquelle plusieurs femmes feignent de jouir, mais pas moyen de parler à aucune d'entr'elles. Je pogne les nerfs. Je raccroche et je prends d'autres stimulants.

J'essaie à nouveau. Encore un homme au bout du fil. Je capote, deviens agressif, car on me fait répéter le même manège. Je me prépare un nouveau café-cognac, me tape un joint et une valium pour me calmer les nerfs et les émotions. Pendant ce temps, le temps s'écoule et la facture augmente, car j'avais oublié de... raccrocher. Après quelques vaines tentatives et plusieurs stimulations artificielles, écoeuré de me faire niaiser, je mets un terme définitif à cette folle aventure.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'ai reçu mon compte de téléphone. On me facturait au-delà de 1 000 \$ pour cette odyssée rocambolesque. J'ai alors appris que j'avais téléphoné une vingtaine de fois en Guyane Française, sans m'en être rendu compte, car aucune mention à ce propos n'apparaissait dans l'annonce. On m'a coupé le service, car Bell ne m'a donné d'autre alternative que de payer dans les délais requis. Aucun moyen de prendre des arrangements pour étaler les paiements.

Jusqu'où iront ces manipulateurs sans scrupules qui exploitent les points faibles des hommes, surtout les jeunes sans expérience et non aguerris comme moi, alors que les futures technologies des compagnies téléphoniques permettront bientôt le contact visuel entre deux personnes?

L'Anonyme 007

Bibliothèque à vendre

conçue par les designers québécois de Zeus design.

D'une valeur de 600\$, les profits de la vente serviront à acheter des vêtements aux camelots de *L'itinéraire*.

Faites votre offre en téléphonant au (514)



**VOUS CROYEZ EN
L'ITINÉRAIRE?
FAITES LE SAVOIR À NOS
50 000 LECTEURS
PAR UNE PUBLICITÉ!**

**CONTACTEZ ÉRIC CIMON
AU (514) 597-0238**

**POUR UNE PLUS
GRANDE VISIBILITÉ
AU CENTRE-VILLE**

Des prix intéressants
Carte d'affaires 65 \$
Pas de taxes

Pas toujours facile de se garder en vie!

Du 9 au 15 février 1997, c'est la Semaine provinciale de prévention du suicide. Cette année, le thème est: «Le suicide... jamais de la vie». Pour l'occasion, le rédacteur en chef m'a demandé de rédiger quelque chose de nouveau, d'intéressant, quelque chose que vous ne savez pas déjà lu sur le suicide et que vous ne verrez pas ailleurs: pas évident, un cas de suicide!



(Photo : Serge Lareault)

Ça fait trois semaines que je besogne sur le sujet. Le premier texte que j'ai écrit, je n'ai même pas voulu que le rédacteur en chef le lise parce que je le trouvais trop macabre, trop sombre et trop négatif. Mon deuxième article parlait de prévention: c'est quoi le suicide, la démystification, comment reconnaître un suicidaire, quoi faire pour l'aider, etc. Mais le comité de rédaction, après l'avoir lu, m'a dit que vous, les lecteurs de *L'Itinéraire*, saviez déjà tout cela. Bon, O.K.! J'ai donc décidé de vous entretenir sur le suicide en vous parlant de mon vécu, en laissant parler mon coeur.

Quand j'ai tenté de me zigouiller...

La première fois que j'ai menacé de me zigouiller, c'était le jour de mon dixième anniversaire. Je ne me souviens plus pourquoi au juste, mais je me souviens d'avoir pris un couteau dans le tiroir à ustensiles de la cuisine et de l'avoir pointé sur mon coeur en chialant ma rage et ma douleur à la face de ma mère.

La deuxième fois, j'avais 18 ans. J'avais laissé le monde de la drogue afin de réaliser un projet qui me tenait à coeur: faire le recyclage de papier, de carton et de verre (en 1984, la cueillette sélective n'existait pas). Je présentai ce projet à mon

agent de l'assurance-emploi qui me référa au programme *Jeunes volontaires*. Après plusieurs semaines de travail et de recherche, j'ai réussi moi-même à créer un dépliant pour sensibiliser la population sur l'importance du recyclage, à réunir onze jeunes, prêts à faire la cueillette de porte à porte. Nous avions un garage à notre disposition et les *Chevaliers de Colomb* étaient disposés à nous parrainer. Deux jours avant l'acceptation de mon projet, Robert Bourassa décide de couper dans les dépenses: bye-bye, *Les Jeunes volontaires!* bye bye, le beau rêve! J'ai voulu mourir, mais ça n'a pas marché. Je suis donc retombé dans

la drogue pour fuir et pour oublier.

Dix ans plus tard, écoeuré de me voir périlcliter, joint après joint, ligne après ligne, j'ai voulu abrégé ma souffrance une bonne fois pour toutes. Encore une fois, on n'a pas voulu de moi, ni au paradis, ni en enfer: mon âme était ou trop noire, ou trop blanche. Alors, on m'a renvoyé dans ma grise vie, dans ce monde où l'on juge votre grandeur selon l'épaisseur de votre portefeuille.

Fini les folies!

Si aujourd'hui je n'ai plus envie de me suicider, c'est parce que j'ai suivi une thérapie, j'ai appris à me connaître et à

m'aimer, mais aussi parce que je suis convaincu qu'il y a une vie après la mort et que si je me suicide ici-bas, en haut, je serai puni pour mon péché. Mais ça...c'est une autre histoire. Revenons sur terre!

Ce monde est dur pour un philanthrope comme moi. Je suis déchiré entre le besoin de réaliser mes projets humanitaires et la peur de me faire rejeter par mes semblables parce que mes projets leur demanderaient d'eux trop d'effort, ou encore, parce qu'ils ne rapporteraient pas assez...d'argent.

Pour moi, lutter contre le suicide, c'est lutter aux côtés des plus démunis de ce monde afin de leur redonner l'espoir. C'est lutter contre la solitude, l'injustice, la violence, la pauvreté et l'ignorance, contre l'égoïsme et le je m'en-foutisme. J'espère qu'un jour nous cesserons, entre voisins, de nous entre-dévoorer pour l'argent et qu'entre Terriens, nous commencerons à nous entraider pour l'amour.

Vous vous dites probablement: «Mais il est bien niais d'avoir voulu mourir juste pour ça!», comme moi, je trouve niais celui qui veut se tuer parce que son employeur l'a mis à la porte, ou parce que sa blonde l'a quitté. Mais que voulez-vous? Moi, ce qui me tue, c'est l'indifférence du monde face à la détérioration de la nature, c'est les guerres dans le monde et l'absence des vraies valeurs comme l'amour dans notre vie de tous les jours. Pour d'autres, c'est les peines d'amour, l'échec professionnel... En vérité, il n'y a pas de bonne raison pour vouloir s'enlever la vie, mais d'un autre côté, on ne peut banaliser les souffrances qui sont biens réelles pour celui ou celle qui les vit.

Si ce texte vous a donné le goût d'en savoir un peu plus, vous pouvez participer aux journées conférences organisées par *Suicide-Action Montréal* les 19, 20 et 21 février prochain. Pour plus de renseignements sur ces conférences, adressez-vous à Denise Angrignon ou Louis Lemay au (514) 723-3594. Vous pouvez également vous adresser à L'Association Québécoise de suicidologie qui coordonne la semaine de prévention du suicide, au (514) 528-5858.

427, rue de la Commune Est
Montréal (Québec)
H2Y 1J4

Accueil Bonneau Inc.

Téléphone: (514) 845-3906
Télécopieur: (514) 845-7019

Le cas des sidéens fait réfléchir sur l'euthanasie et le suicide assisté

Par
GINA MAZEROLLE
CAMELOT AU CARRÉ ST-LOUIS

Le 26 novembre dernier, au centre St-Pierre, j'ai assisté au septième séminaire sur le suicide assisté, l'euthanasie et le VIH-sida. La plupart des groupes communautaires intervenant auprès des sidéens appuient la décriminalisation, arguant que les personnes en phase terminale ont le droit de pouvoir mettre fin à leurs jours et à leurs souffrances au moment de leur choix. On remarque qu'avec le sida, le suicide se fait à une fréquence alarmante et dans des conditions parfois épouvantables. Plutôt que de mourir rapidement et sans douleur, certains ont souffert une longue agonie. D'autres intervenants s'opposent à la décriminalisation de l'euthanasie et du suicide assisté, persuadés qu'elle aurait de graves conséquences pour des personnes dont la vulnérabilité requiert qu'on les protège et qu'on les soutienne. Dans un moment de panique, on ne pense pas avec sa tête ni avec son cœur. Mais on a un raisonnement basé sur l'angoisse et l'anxiété. Le désespoir et la douleur nous rendent aveugle et peuvent nous faire prendre une mauvaise décision comme celle du suicide. On devrait plutôt opter pour de meilleurs soins palliatifs.

Les malades optent souvent pour l'euthanasie quand leur souffrance est intolérable. Pour le traitement de la douleur, on utilise la morphine. Cependant, il faut trois semaines avant que les patients puissent en obtenir, car il y a un grand contrôle de cette puissante drogue. Les patients ont

le temps d'agoniser et de mourir. Le système médical tente d'éviter la dépendance à ces substances, mais les personnes en phase terminale ont aussi le droit d'être soulagées de leurs douleurs.

Il y a 25 ans, un homme que je connais a subi un grave accident d'automobile et a dû se faire amputer le bras droit. Depuis ce jour, il doit prendre de la morphine, car la souffrance est insupportable. Il a dû obtenir l'autorisation du tribunal pour avoir droit à ce médicament. Pourtant, c'est seulement sa main qui le fait souffrir. Lors de l'accident, il était conscient que sa main fondait sur l'asphalte et il a perdu conscience lorsque son bras s'est fait déchiqueter. Au début, il prenait 20 mg de morphine, trois fois par jour et aujourd'hui, il en prend cinq fois plus. Et il sait qu'il peut mourir d'une journée à l'autre car la dose est trop élevée, mais sa douleur est réelle.

En phase terminale, la souffrance morale est aussi une raison pour laquelle on peut demander le suicide assisté. Par exemple, une personne sidéenne est rejetée par sa famille et doit affronter la mort, seule. Et c'est dans cette période qu'elle aurait le plus besoin de soutien et de compréhension. Donc, le personnel hospitalier se doit d'aider le malade à mourir. Il est essentiel que les patients puissent exorciser leurs peurs face à la mort en en parlant. L'accompagnement vers la mort peut faire diminuer la douleur.

Les intervenants ont avoué que la réflexion sur ce sujet en est à ses premiers balbutiements. Il y a beaucoup de préjugés dans le domaine médical. Selon des spécialistes, à Montréal, les cancéreux auraient un accès plus facile aux soins palliatifs que les sidéens, par exemple.

Certains craignent que la légalisation de l'euthanasie ait un impact sur toute la société, surtout en ces temps de coupures dans le système de la santé. D'autres ont peur que les médecins recourent immédiatement à l'euthanasie dans le cas de malades en phase terminale pour ainsi faire économiser quelques dollars à l'État.

Il faut surtout essayer de développer des ressources d'aide et de soins palliatifs en examinant toutes les possibilités. La souffrance n'apporte aucune qualité de vie, c'est vrai. Mais il faut donner le pouvoir aux patients de mourir d'une façon humaine et en toute lucidité. Imaginez la douleur pour une famille lorsque le suicide, exécuté dans de mauvaises conditions, est raté et que le patient souffre encore plus. Bien souvent la famille doit terminer le «travail» elle-même car beaucoup de suicides assistés se font en dehors de l'hôpital. Le droit de décider et de choisir est primordial.

Besoin de 100 personnes, avec un surplus de poids à perdre pour travailler à temps plein ou partiel pour une compagnie ayant du succès dans 34 pays. Ethnies bienvenues!

Laval: 975-9495
Montréal: 527-3100

CHAMBRE DES COMMUNES
CANADA

Benoît Tremblay

Député de Rosemont



Pièce 356
Édifice de l'Ouest
Chambre des Communes
Ottawa K1A 0A6
Tél.: (613) 992-0423
Télécopieur: (613) 992-0878

2105, rue Beaubien Est
Montréal (Québec)
H2G 1M5
Tél.: (514) 729-5342
Télécopieur: (514) 729-1365

L'Itinéraire!

Un apport à la société...

Une bonne idée...

Les soeurs de la congrégation de Notre-Dame
Conseil de la Province Ville-Marie

L'Urgence Psychosociale du CLSC Faubourg

Des soins plutôt que des sanctions

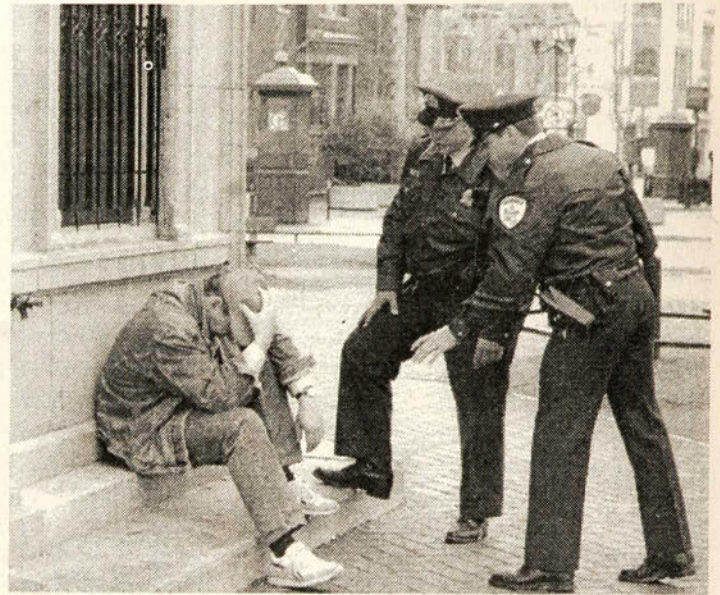
C'est connu, au centre-ville, les personnes aux prises avec des problèmes de santé mentale ont toujours eu un caractère intimidant et menaçant pour le simple passant. Pendant longtemps, suite aux plaintes de citoyens et devant des délits mineurs, les policiers ont dû intervenir auprès de ces gens malades par la détention préventive, en attendant le jugement de la cour municipale ou provinciale. L'équipe d'urgence psychosociale du CLSC Faubourg arrive à la rescousse en offrant une alternative à l'exclusion, l'incarcération et la judiciarisation de ces gens trop dérangeants.

Si un policier, sur les lieux d'un délit, constate qu'il est en présence d'une personne aux prises avec des problèmes de santé mentale, il n'a généralement pas le temps d'aller à l'hôpital pour faire une évaluation psychiatrique avant de la conduire au centre de détention. De plus, le policier ne connaît pas nécessairement toutes les ressources pouvant venir en aide à ce type de personne. Toutefois, depuis le 15 octobre dernier, les policiers du centre-ville peuvent sur le champ contacter l'équipe d'urgence psychosociale grâce à un numéro de téléphone confidentiel. Un intervenant social est alors dépêché sur les lieux afin de supporter les policiers dans leur décision et prendre en charge la personne qui nécessite des soins. «Ici, on a le temps d'investiguer sur la personne, de parler à des gens qui la connaissent, souligne France Aubut, agente de relations humaines au sein de l'urgence psychosociale. Ensuite, on peut la confier à un organisme qui saura répondre à ses besoins.»

Les policiers, généralement débordés, sont contents d'avoir d'autres options. «Ceux qui appellent le plus ont souvent des commentaires positifs à notre égard, relate Thomas McKeown, responsable de l'équipe d'urgence psychosociale. Mais certains, plus sceptiques, attendent qu'on fasse nos preuves.» Le CLSC Faubourg a déjà organisé des stages pour les policiers des postes 33 et 52, dans le but de présenter leur projet. «Tout est à faire avec les policiers, remarque Marc Coiteux,

travailleur social. Il faut apprendre à travailler ensemble. On doit aussi se faire connaître auprès de nos autres partenaires, les organismes communautaires et les hôpitaux.» On ne veut surtout pas faire de ce projet-pilote un déversoir pour accueillir les gens dont personne ne veut.

L'équipe d'urgence psychosociale a eu 113 demandes depuis ses débuts et effectué quelque 75 suivis auprès des organismes qui ont pris en charge les personnes en difficulté. La tenue d'un dossier et un suivi permettent d'éviter le syndrome de la porte tournante: la récidive, le retour en milieu carcéral, etc. «Si le premier besoin de l'individu est médical, alors nous l'amémons à l'hôpital, souligne Aline Couturier, une intervenante. En général, nous travaillons beaucoup au plan de l'hébergement. On peut aussi faire appel à l'organisme Diogène pour raccrocher une personne qui souffre d'isolement, ne prend pas ses médicaments ou a un problème de consommation quelconque. Un intervenant de Diogène se rend alors à son domicile de façon régulière pour voir si tout va bien et répondre à ses besoins.» Les intervenants du CLSC Faubourg réfèrent



parfois des gens dans des centres de crise, comme *L'entremise*. Ces centres accueillent les personnes victimes de traumatismes tels le viol, la tentative de suicide, le manque de drogue, l'hystérie, le burn out...

De l'aide 24h sur 24

Cette équipe multidisciplinaire compte 11 professionnels, qui se relaient 24 h sur 24 h, sept jours sur sept. L'équipe d'urgence psychosociale demeure un projet-pilote jusqu'au 31 mars. «Ça prend vraiment un an pour évaluer l'implantation d'un nouveau programme, estime France Aubut. Ce projet arrive en même temps que le virage ambulatoire, la police communautaire et les fusions entre CLSC. Ça fait beaucoup de choses en même temps.» On espère diminuer de 40 % le nombre de situations où il y a judiciarisation de l'événement et diminuer de 85 % la détention provisoire des personnes aux prises avec un problème de santé mentale.

Depuis 10 ans, dans les différentes tables de concertation, on espère mettre sur pied une équipe d'urgence psychosociale. Voilà plus d'un an, la Régie régionale des services sociaux et de la santé a pris le dossier en main. Un intervenant est également présent à la cour municipale Bonsecours, où les jugements se succèdent aux cinq minutes. Il aide les juges à trouver des ressources alternatives à la judiciarisation de ces personnes.

SALON JEANNINE
2112 AMHERST
MONTREAL

Spécial
en semaine au Salon
Mardi, mercredi et jeudi
Permanente
35\$

Ouvert du Lundi au Samedi

Coiffure à Domicile
521-4863



Situation difficile des journaux de rue en France

Par
JACINTHE BUSSIÈRE
COLLABORATION SPÉCIALE
L'ITINÉRAIRE À PARIS

Au mois d'octobre dernier, *La Rue*, le plus respecté des journaux de rue parisiens, a déposé son bilan, son dernier état de compte. Bien que le magazine profite depuis lors d'un sursis de quatre mois pour sa relance, plusieurs journalistes français parlent déjà de *La Rue* au passé. Ils se désolent de la disparition imminente du «magazine contre l'exclusion», le seul à s'engager véritablement pour la réinsertion sociale des plus démunis. Le seul aussi à proposer un contenu sérieux et de qualité. Qu'est-ce qui explique les difficultés de *La Rue*? En un mot, la compétition. En une phrase, la coexistence de trop nombreux journaux de rue dans une même ville, pour un même marché, ainsi que la présence, parmi les éditeurs, de personnes peu scrupuleuses qui ont exploité les pauvres et jeté le discrédit sur l'ensemble des journaux de rue.

Faire de l'argent ou du social?

On ne s'entend pas à Paris, pas plus en Europe qu'en Amérique ou ailleurs, sur ce que devrait être un journal de rue. Une simple source de revenus pour les sans-abri ou un outil de réintégration à la société? Martine Vanden Driessche, la directrice de *Macadam*, le premier journal vendu par des sans-abri en France (mai 1993), a toujours été claire: «Tout le monde ne peut pas être Mère Teresa. *Macadam* est une entreprise ordinaire qui prend pour partenaires les plus démunis; nous ne sommes pas là pour régler les problèmes de la société française». Le journal fournit un travail à des sans-abri, et cela justifie son existence. Le fondateur du *Réverbère*, apparu en août 1993, ainsi que celui de *L'itinérant*, publié pour la première fois en octobre 1994 sous le nom de *Lampadaire*, sont du même avis. Ce qui importe, c'est de fournir un moyen de subsistance aux sans-abri. Ils ne se donnent pas d'objectifs précis en ce qui concerne la réinsertion sociale, même s'ils disent la favoriser. Tout au contraire, la fondatrice du magazine *La Rue* croit que

l'argent ne suffit pas, qu'il faut faire davantage pour aider les plus démunis. «Un journal de rue n'est pas une entreprise comme les autres», explique-t-elle, «parce qu'il a une mission sociale». Pour un sans-abri, vendre *La Rue* peut constituer la première étape d'un cheminement de réinsertion qu'il pourra suivre, épaulé par des professionnels et bénévoles. *La Rue* pos-



ède un statut d'entreprise d'insertion et elle profite de l'appui de diverses fondations et associations françaises. C'est le seul journal de rue français à investir tous ses profits dans l'aide aux sans-abri. *L'itinéraire*, à Montréal, suit d'ailleurs le même modèle que *La Rue*.

Mais est-on obligé, en tant qu'éditeur d'un journal de rue, d'agir de la sorte? Présentement, personne n'a le pouvoir de le décider. Mais quand les éditeurs de journaux font des profits énormes, sans qu'il y ait une amélioration des conditions de vie de leurs vendeurs et de la qualité de leur publication, il y a un malaise. *Macadam* a réalisé, dans ses 18 premiers mois d'existence, un profit net de presque un million et demi de dollars, sans jamais investir d'argent dans l'aide aux sans-abri. *Le Réverbère* a atteint des tirages records, également dans sa première année d'existence. À combien se sont chiffrés les bénéfices? Nul n'a pu le savoir. Mais les idées de grandeur du patron, qui a voulu étendre son entreprise en Espagne, en Italie et ici au Québec, en disent long sur ses moyens. En outre, la promesse d'acheter des bateaux pour loger les vendeurs sans-abri à vite été oubliée. C'est donc par *Macadam* et *Le Réverbère* que le scandale est arrivé... Le scandale serait d'exploiter les pauvres. La presse française l'a crié haut et fort. Tellement que les gens ont fini par se méfier, puis par se désintéresser des journaux de rue.

La compétition, arrêt de mort pour les journaux de rue?

Chose certaine, les grands perdants demeurent les gens de la rue qui souffrent de la compétition que crée la multiplication des titres et la méfiance actuelle du public.

Ainsi, outre *Macadam*, *Le Réverbère*, *La Rue* et *Le Lampadaire*, plusieurs autres journaux ont été vendus à Paris durant les années 1993 à 1996: *Faim de siècle*, *La Mouise*, *Sans Logis*, *Génération sida*, *Passeport*, *Belvédère*... Pourquoi tant de titres? Appât du gain ou souffle d'humanité? De qualité inégale, ces journaux ont tenu la route plus ou moins longtemps, victimes les uns comme les autres de la

saturation du marché. Malheureusement, ce sont parfois les meilleurs qui s'en vont. Ainsi, après *Faim de siècle*, un magazine reconnu et de qualité, c'est maintenant *La Rue* qui risque de disparaître. Jusqu'à la parution du dernier numéro en juin 1996, *Faim de siècle* était le seul, avec *La Rue*, à publier ses états financiers, donc à assurer une transparence financière garantissant le réinvestissement des profits dans l'aide aux sans-abri.

Si *La Rue* ne réussit pas son plan de relance (la directrice nous a expliqué que deux projets s'opposent: le renforcement des ventes en province et la création d'un journal électronique destiné à la banlieue), ne resteront que *L'itinérant* et *Macadam* (*Le Réverbère* a arrêté sa publication: son patron est en procès pour propos racistes et discriminatoires!). *Macadam* a fort à faire pour redorer son image. Il a déjà commencé avec la création de *Macadam-Urgences*, groupe destiné à secourir les sans-abri en besoin immédiat. «Les médias veulent absolument que nous faisons du social, sans cela, ils nous accusent d'exploiter les pauvres», affirme le responsable des ventes de *Macadam*. *L'itinérant*, lui, n'a pas été touché par les scandales, et son directeur des ventes souhaite bien, un jour, rester seul

Suite en page 22

SOL a foulé le sol de *L'itinéraire*



(Photo: Gabrielle Girard)

Marc Favreau en compagnie de la journaliste de *L'itinéraire*, Cylvie Gingras.

Par
GABRIELLE GIRARD

Nous avons eu le plaisir d'avoir la visite de Marc Favreau en décembre dernier au journal *L'itinéraire*, dans le cadre de l'émission « La tournée du Grand Duc », animé par Stéphane Leduc. M. Favreau, qui personifie SOL depuis 1958, nous a permis de publier un texte qu'il a écrit sur les itinérants: « Les embarrassans-abri ».

SOL est venu au monde dans la série télévisée « BIM et SOL ». À cette époque, Radio-Canada cherchait des clowns pour cette série et Marc Favreau a auditionné en présentant SOL comme personnage, et on lui donna le rôle. SOL est un pauvre type, de l'âge auguste, un peu naïf et un peu simplet, mais sans aucune méchanceté. « Il peut aller jusqu'à croquer dans une pomme et s'il s'aperçoit qu'il y a un ver à l'intérieur, il laisse la pomme au ver pour ne pas lui faire de mal », dit Marc Favreau. Il ajoute: « C'est un personnage très sensible qui vit dans une dimension irréaliste. SOL dépend complètement des autres, il n'a rien à lui et se sent pogné dans la société. »

Monsieur Favreau est le porte-parole de la Maison du Père et explique quel est le lien entre SOL et l'itinérance: « Contrairement aux femmes battues ou aux enfants maltraités, l'itinérance n'attire pas la pitié, alors ça m'interpelle, parce que SOL représente l'image d'un sans-abri sympathique qui dédramatise le problème tout en le cernant. »

Suite de la page 21 Journaux de rue

au sommet. *L'itinérant* ne fait pas de réinsertion sociale. Son fondateur n'y croit pas, du moins pas au moyen d'un journal. Que fera-t-il des profits? Il vise l'expansion, surtout en province. Il veut aussi joindre le Réseau international des journaux de rue, basé à Londres. Mais il devra se montrer sérieux et sans taches. Pour faire partie du réseau, qui vise entre autres à réduire les abus concernant les journaux de rue, il faut suivre les principes érigés par *The Big Issue*, le journal fondateur, et ses collaborateurs: produire une publication de qualité, offrir un support social aux vendeurs, réinvestir les profits dans des projets de réinsertion sociale, ne pas faire compétition à un autre membre du réseau sur son territoire.

Les embarrassans-abri

Tout le monde rêve d'être à l'abri.
Tout le monde veut s'assurer d'être couvert...
C'est fou! Personne est jamais à l'abri...
Tu te penses tranquille, chez toi,
mais y a toujours des murmures mitoyens...
Y a toujours un voisin
qui te promène sa concorde à linge devant le nez...
qui te tape sur les nerfs... et sur le plafonnier...
Y a toujours un voisin
qui t'empêche de dormir le dimanche matin
qui te coupe l'herbe sous le pied
avec sa grondeuse à toison...
y a toujours un voisin, tous les soirs qu'il fait beau
qui fume ses briquettes... qui brûle ses boulettes...
qui te fait sentir ce soir
ce que t'aurais voulu manger demain...

Non. Pour avoir la paix faut rien avoir.
Pas de voisins, pas d'histoires...
pas de maisons, tiens, pas de murs...
pas de murs, pas de fenêtres...
et pas de fenêtres... pas de jalousies!

Rien avoir... être léger léger...
C'est en rêvant de ça que tu te réveilles
un beau matin au fond de ton village.
Tu te dis: J'en peux plus de traîner de l'arrière-pays!
Alors tu vends ta guitare,
tu grattes les fonds de terroirs
et tu quittes la raison paternelle... tu pars...
mais tu pars pas tant tellement loin,
ton rêve c'est pas de partir au soleil
et te payer un mois d'extravacances
en californaise ou en plorine...

Non, ton rêve c'est la ville.
T'as entendu des voix: Arrive en ville! Arrive en ville
C'est comme ça qu'un jour, tu te retrouves
au terminus, tout le monde descend!

Et la ville est là, tout autour de toi
qui t'entraîne dans sa grande bougeotte...
et tu te laisses aller, tu étrennes la rue Ste-Vitrine...
tu suis la foule qui se défoule qui te refoule...
tu flottes dans l'urbain tourbillon...
c'est agréable... Mais ça peut pas durer.
Un beau matin ça y est, t'as beau tourner, et retourner
tes poches, c'est toujours le même trou...!
Waff! que tu dis, c'est pas grave, y a qu'à faire
comme les autres et se mettre à travailler.
Et tu te mets à sercher, et tout ce que tu trouves
c'est des gens qui serchent.
Ah non, c'est pas si simple, t'es pas tout seul
tout le monde serche et personne trouve...
y a rien à faire...

Pourtant tout ce que tu veux, toi,
c'est te faire une petite piastra au soleil!
T'es pas venu en ville pour rester oiseux, à rien
faire, faire,
tu veux pas te faire traiter de vagabond à rien,
d'embarrassans-abri, de parfaitnéant, de
vaticinéant!

Alors tu serches, tu traînes sur le frottoir,
tu transpires la ville d'un bout à l'autre,
et tu serches... et tu regardes les petites annonces:

«Vous êtes jeune? Vous avez l'esprit d'entreprise?
(ouille c'est moi ça!)
Venez nous voir... (oui oui j'y vas!)
...si vous avez de l'expérience.»

Ouille! toujours pareil, faut de l'expérience!
Ils sont drôles avec leur expérience...
Quand on est jeune, tout ce qu'on a c'est
l'espérance!

Tiens, en voilà une qui demande pas d'expérience:

«Êtes-vous prêt à faire du porte-à-porte?
(Tu parles! Je suis prêt à faire du mur à mur!)
...Devenez vendeur à domicile, ça c'est pas mal,
on reste à la maison, on attend les gens...
Ouille, je suis bête, c'est pas pour moi,
j'ai même pas de maison!»

Et tu serches encore, et tu serches...
tu serches un subterfuge pour dormir...
et quand tu trouves pas, tu passes
et tu repasses ta nuit dans un parc à fontaines...
et tu t'endors, sur un banc pudique
en rêvant d'une belle étoile,

avec toi, dans un grand libido...
Et au matin, tu te réveilles à l'aubépine,
tu t'arroses la fleur de l'âge...
et tu repars, et tu marches... et tu marches...
et encore le lendemain du lendemain du
lendemain...

Tu te dis: ça peut pas continuiller comme ça.
Faut savoir s'arrêter, fermer le robineux
avant de se paranoier dans un vertigineux...
Tu sais qu'à force de traîner, tu seras entraîné
dans un trafic de plus en plus stupéfiant...
tu finiras comme tes souliers, usé...usé...
désabusé...jusqu'à la corde...!

Faut savoir s'arrêter, faut savoir
que pour s'en sortir, faut entrer quelque part.
Passque y a toujours un quelque part qui t'attend...
surtout quand t'as plus rien...
quand t'as même plus de quoi t'acheter du savon...
quand t'as atteint le seuil de la propreté!

Y a toujours des amis qui t'attendent,
des amis dépanneurs
des amis qui sentent la soupe chaude
qui te payent une brosse
(une brosse à dents, bien sûr) avec du gentifrice...
qui te passent un savon...
qui te trouvent un patron...
et qui te laissent aller, quand ça va mieux...

Et quand tu sors de là, tu sais que tu reviens
de loin, même si t'as jamais quitté la ville...
Alors tu te sens bien, et tu repars, comme à neuf.
C'est quand même mieux que partir de zéro!

Marc Favreau

Suite de la page 7

Vie sexuelle difficile

Leur situation d'hommes solitaires fait
qu'ils sont perpétuellement en manque de sexe
et qu'ils prennent tout ce qui passe: prostituées,
hommes même s'ils ne sont pas homosexuels.
«Beaucoup n'ont pas de vie sexuelle ou la
vivent entre eux, de dire Louis. Je trouve ça pas
mal platte. T'as beau avoir une orientation
sexuelle, les itinérants, eux, ne sont plus
capables de choisir. N'importe quoi, n'importe
qui, du moment que ça sort. Du sexe pour du
sexe, mais pas d'amour.»

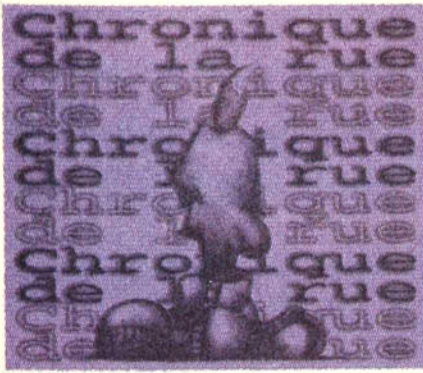
Marc, le transexuel, baise surtout avec les
autres itinérants. Il ne trouve pas toujours ça
facile d'avoir des relations avec des gars qui ne
sont pas nécessairement attirés par les hommes.

«J'aimerais ça que les itinérants reçoivent de
l'aide, peut-être une fois par semaine. Y en a
qui ont des problèmes de drogues, d'autres ont
des problèmes sexuels. Y'en a qui viennent me
voir parce qu'ils ont des problèmes avec leur
femme. Y'ont besoin d'aide. Ça serait l'un
qu'ils parlent avec un sexologue...»

Et les bibittes?

Enfin, j'ai demandé aux itinérants s'ils se
protégeaient lors de relation sexuelle. Certains
m'ont répondu que oui, car ils ont une peur
atroce des M.T.S. et du sida. D'autres m'ont
répondu que non, qu'ils s'en foutaient tout
simplement ou que certaines femmes leur
faisaient confiance. Il va sans dire que c'est un
sujet difficile à aborder avec les gars, et que
pour eux, ce n'est pas évident d'en parler,
surtout avec une femme. Pour plusieurs
itinérants, ce sujet est encore très tabou.

Besoin
de minis laveuses-sécheuses
pour femmes en
difficulté.
Avant de jeter vos
vieux appareils,
appelez
Denise English au
525-5747.



Ces pages sont
spécialement
réservées aux
écrits
des camelots de
L'itinéraire

Par
CLAUDE BRÔLÉ
CAMELOT **ROSEMONT/LAURIER**

Le mois dernier, j'ai écrit mon premier article «Pourquoi ce matin?», qui résumait mon premier pas vers l'écriture et ses propriétés libératrices. Je me souviens de tout ce qu'il a fallu de circonstances pour que je fasse ce geste. Vous me connaissez peut-être maintenant, si peu soit-il. Vous savez de façon imprécise que j'ai eu, malgré moi, malgré les circonstances, une vie tumultueuse. Quelles que soient les raisons, les cascades de circonstances ou les hasards de ma vie, je peux la transformer pour que mes souhaits se réalisent, en sachant adapter mon esprit et mes désirs aux conditions mêmes de la vie. Je sens croître en moi la volonté de me prendre de plus en plus en main et chaque phrase que j'écris est comme l'eau sur une plante: elle m'aide, me pousse. Elle est le point sur lequel je m'appuie pour changer ma façon de considérer ma vie.

Je veux libérer en moi l'énergie et les forces de la vie. Je me souviens, dans mon enfance et dans mon adolescence, quand je ne m'étais pas encore heurté au monde, à la société, je portais en moi des espoirs immenses. Dans la vie, j'ai rêvé. Et je rêve encore, peut-être, je l'espère, à une vie différente. Ou bien, si je ne veux pas de transformations profondes et totales de ma vie présente, je désire voir certains aspects s'améliorer.

Mes désirs...

«S'il était possible de...» et dans cette phrase que je n'achève pas, je place mes désirs les plus secrets, les plus profonds. Je me souviens de ces désirs que j'ai fait taire, que j'ai enfouis parce qu'au fur et à mesure que je découvrais le monde, ceux-ci me paraissaient irréalisables. Marchant le long des années, je perdais parfois en route mes rêves et mes désirs. Aujourd'hui, je me retourne et je regarde ce que j'ai laissé le long de mon chemin: cet espoir de bonheur, de tranquillité, de paix intérieure, de plénitude; cette douceur de mon âme. Ou encore, cet amour dont je ressentais si fort le besoin et auquel j'ai cru devoir renoncer parce que je ne l'espérais plus. J'imagine un instant que je vais pouvoir faire quelques pas sur le chemin que j'ai suivi, que je vais recueillir ces désirs et ces espoirs perdus, abandonnés, qu'ils vont à nouveau germer en moi.

Je me dis: «rien de cela n'est impossible et si je le veux, je le peux.» Mais il faut le vouloir fort. Longtemps. Il faut que je veuille m'emplier de cette volonté, de cette détermination. Il faut

L'écriture Faire sortir sa voix intérieure



(Photo: Gabrielle Girard)

libérer mon énergie vitale. Et je ne peux pas le faire seul. Il me faut une main qui m'apporte son aide. Il faut que quelqu'un me parle, quelqu'un qui sache me comprendre, parce que la vie a été sa dure et cruelle école à lui aussi.

Il faut, méthodiquement, scientifiquement, me connaître pour pouvoir utiliser toutes les forces qui sont en moi. Pour enfin être MOI-MÊME. Car il ne faut pas vouloir être autre que ce que l'on est. J'écoute cette voix qui est en moi. Je suis le seul à pouvoir l'entendre. Elle me dit: «Dans la vie de tous les jours, tu n'arrives pas à t'exprimer comme tu le voudrais, comme tu le sens. Quand tu agis, parles, te confies à ceux que tu aimes, même quand tu dis que tu aimes... tu restes en retrait. Tu ne vas pas jusqu'au bout. Tu n'explores pas toutes les zones de ton corps et de ton esprit. Tu voudrais t'élancer. À l'intérieur de toi, tu te sens léger, disponible, agile. Et voilà que tu te découvres lourd et maladroit comme un homme bégayant qui voudrait parler vite, qui pense vite et qui ne peut dire les mots qui se bousculent. Mais lui, il sait qu'il parle si bien en lui-même et que ce qu'il a à dire est important, essentiel pour les autres, vital pour lui-même.»

Il faut que je cesse d'être cet homme bégayant. Il faut que ma voix, celle qui parle si bien en moi, mais si rarement, arrive à sortir et alors, quelle joie! Quelle communication heureuse avec les autres! C'est cela qu'on appelle souvent l'AMOUR, qu'il se fasse toujours entendre. Il faut que j'apprenne à parler ma langue intérieure, qui n'est qu'à moi. Cela me donnera la paix et la joie, même imparfaites. menteur celui qui me dira: «Tout est facile, le monde va devenir lisse et tu iras, léger sur sa surface, comme les patineurs qui tracent des arabesques sur la glace.»

Non, ce ne sont ni le monde, ni la joie, ni la paix qui seront parfaits, mais ma façon de regarder et de comprendre le temps présent. Ma manière de rechercher la joie et la paix me donnera un ÉQUILIBRE que je ne connaissais pas. Je tiens et j'essaie jour après jour.

Claude «Why not be»



(Photo: Gabrielle Girard)

Le monde pressé

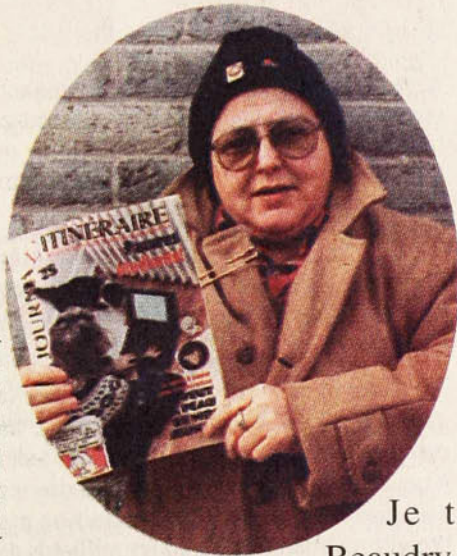
Ça fait deux ans que je travaille sur la rue. Les gens ne sont pas heureux, surtout le matin, ils ont la tête basse. Certains s'inventent une réplique ou traverse avant le coin pour éviter le journal. Beaucoup de monde sont heureux de l'acheter. Il y en a qui s'en foutent, ou qui disent qu'ils ne savent pas lire. Parfois, c'est vrai, mais je ne peux pas juger. J'aimerais bien que le monde vienne vendre le journal car c'est très dur pour le moral. Et avec le froid, c'est encore plus dur. J'aimerais que le monde marche dans les souliers des autres. Si c'est nuageux, il y en a qui sont marabouts. Des raisons, le monde peut en inventer, mais si tu te triches toi-même, c'est ton affaire. Mais il y a encore du bon monde et ils doivent faire comprendre aux autres que le contact humain peut être merveilleux. Tout le monde peut jouer des petits jeux, mais on se rend vite compte que ça ne donne rien. L'être humain l'oublie souvent. La vie coûte cher mais il faut s'aider et s'aimer. Parler c'est beau mais il faut agir. Dites-vous qu'il y a 35 000 enfants qui meurent tous les jours en Éthiopie...! Comme vous le savez, je travaille devant deux églises et le froid me rappelle quand j'étais enfant. Mais n'oubliez jamais que vous aussi avez été enfant, que nous ne sommes pas seul dans la vie. Gardez le sourire sur vos lèvres car on vous aime.

Merci à vous tous. Daniel Petit, camelot coin Berri/Ste-Catherine

L'amour en 1997

Amour de soi-même, se faire confiance;
Merveille de l'Amour, de l'Amitié, du Partage;
Ouverture aux autres pour de meilleurs échanges;
Universel, pour la Beauté de la Vie;
Rigoler, tout va mieux avec un brin d'humour.

En toute amitié, Lucie, camelot métro McGill



(Photo: Gabrielle Girard)

Liette s'est enfin décidée à vendre L'itinéraire

Je travaille au métro Beaudry. Mon nom est Liette, venez me voir. J'ai l'honneur de vendre *L'itinéraire* à tous et à toutes mes clients(es), qui sont super corrects. J'aime tout le monde et je suis fière de me faire aimer par les autres. J'aime beaucoup mon travail. Ça faisait longtemps que je voulais travailler. J'entendais parler du journal depuis trois ans. J'ai pas commencé tout de suite. Un jour je me suis mise dans la tête que je ne pouvais pas «bummer» toute ma vie. C'est difficile de quêter, le monde chiâle tout le temps. Aujourd'hui, j'aime mieux *L'itinéraire*. Ça me remonte le moral. J'espère toujours vous voir avec moi. Je vous laisse le bonjour.

À tous et toutes Bye, Bye.

Liette Ménard

Pour voir la lumière au bout du tunnel Le projet Nouvelle vision de L'itinéraire

Bien des itinérants ne voient plus clair dans leur vie, et ce n'est pas au sens figuré qu'il faut le prendre. Ils perdent ou brisent leurs lunettes plus souvent



que les autres et ne sont par conséquent plus admissibles aux services offerts par l'aide sociale. Aussi, la plupart d'entre eux se promènent dans nos rues un peu comme des malvoyants. *L'itinéraire* a entrepris une collecte de vieilles montures de lunettes afin de les redistribuer et d'aider les plus démunis à retrouver la vue.

**Si vous avez de vieilles lunettes dont vous ne vous servez plus, nous vous invitons à nous les faire parvenir au journal *L'itinéraire* à l'adresse suivante:
1223, rue Ontario Est, Montréal (Québec) H2L 1R5.**

On recherche aussi des optométristes qui voudraient s'impliquer dans ce projet en offrant leurs services en échange d'une visibilité dans *L'itinéraire*. Nous invitons toute personne intéressé à ce projet à communiquer avec Gabrielle Girard au 597-0238.

Merci de votre appui



Par
**PATRICK RANGER
CAMELOT**

Vous attendez quoi, cher élus (les Chrétien, Bouchard, Ménard, Harel, Bourque et compagnie) pour agir intelligemment et humainement, pour faire quelque chose de bien avec l'argent et les pouvoirs que nous vous avons confiés? Une révolution?

Nous sommes prêts à faire des efforts, à nous serrer la ceinture et à faire des sacrifices pour nous sortir du trou, pas pour perdre notre dernière chemise et notre dignité à engraisser des cochons qui rient de nous autres! Il y a une limite à tout!

Saviez-vous, chers élus, que grâce à vos nombreuses taxes, coupures et réformes, qui sont censées être là pour nous aider, vous êtes en train de créer un paquet de caporal Lortie? Vous pensez que j'exagère? Écoutez ben ça!

Une personne ayant un emploi à 1 200 \$ net par mois peut se retrouver, en quelques semaines d'attente pénible, avec un revenu mensuel de 100 \$. Comment ça? Supposons qu'elle quitte son emploi pour une raison jugée non valable par l'assurance-emploi, elle ne sera pas admissible au chômage. Une fois à l'aide sociale, on lui infligera une pénalité de 150 \$ pour avoir quitté son emploi volontairement. Au bout de l'année, cela représentera un manque de 1 800 \$, soit 30 % de son revenu. Sur une base mensuelle de 500 \$, il ne lui restera que 350 \$. Et si, en plus, elle partage son logement, on coupera encore son chèque qui sera de 250 \$. Admettons aussi que son agent lui propose une job de «trou de cul» qu'elle refuse, la réforme de l'aide sociale prévoit une autre coupure de 150 \$ par mois. Avec la nouvelle assurance médicament, il est facile d'imaginer ce qui arrivera aux personnes atteintes d'une maladie comme le sida... Cette réalité à laquelle la majorité de la population sera inévitablement confrontée est tragique, mais très réelle.



Avec 100 \$ par mois, «cossé qu'tu veux qu'un gars fasse?» Quel choix lui reste-il? Trouver un emploi au plus vite, une job en-dessous de la table, sinon, il n'aura d'autre choix que de se tourner vers ce qui s'offre à lui: les alternatives «payantes» comme la prostitution, la drogue, le vol, l'itinérance et le crime. Et surtout, ne venez pas me dire que le crime ne paie pas! Celui qui croit cela ne parle certainement pas en terme d'argent.

Ne pouvant embarquer dans la roue du travail, celle qui tourne à l'endroit, on se retrouve dans celle qui tourne à l'envers: plus de coupures: plus de pauvres. Plus de pauvres: plus de crimes. Plus de crimes: plus de criminels. Plus de criminels: plus de prisons; plus de frais; plus de coupures...faut arrêter ça ! Avec tous ces plus, et encore plus, et toujours plus, on se retrouve encore plus dans le moins, jusqu'au rien.

Vous tenez dans vos mains un détonateur qui a fait sauter la bombe sur laquelle j'étais assis. Heureusement pour moi, le choc a été amorti grâce à Jeunesse au soleil, au chic Resto-pop, au journal L'itinéraire, à mes amis, à ma famille et surtout, grâce à ma bien-aimée. Oui, grâce à eux, j'explose ma rage sur cette page, je m'«éclate-écriture» noir sur blanc au lieu d'exploser... autrement. Malheureusement, beaucoup n'ont pas cette chance.

Je ne dis pas que tous nos malheurs vous sont dûs, je déclare seulement que c'est à vous, qui détenez le pouvoir, de changer les choses maintenant. Arrêtez de

nous prendre pour des imbéciles ignorants et coupez sérieusement dans vos dépenses (abolition du Sénat, annulation ou diminution des pensions données aux politiciens, etc.)

À problème critique, solution drastique: légalisez la prostitution. Elle est de toute façon trop coûteuse et impossible à enrayer.

Comment se fait-il que pour faire la guerre, vous puissiez tout saisir, même un père de famille alors que, pour nous aider à nous sortir de la misère, vous n'oserez pas saisir les banques? Ne pourrait-on pas prendre un pourcentage sur les milliards de bénéfices que font les institutions bancaires, les multinationales et imposer équitablement les revenus des individus qui ont les moyens de se réfugier derrière les abris fiscaux, en graissant les bonnes pattes, et en finir une bonne fois pour toutes avec ce foutu déficit? Y a-t-il des volontaires ?

Une question pour M. Chrétien: comment se fait-il que, dans ce pays où il fait si bon vivre nous détenions le plus haut taux de mortalité dû au suicide?

Vous manquez d'idées? Demandez aux gens de vous en envoyer par la poste ou demandez au maire de Granby, M. Duchesneau, comment il a fait pour sortir sa ville du trou sans faire trop de victimes.

Épatez-nous. Ayez un peu d'initiative... créatrice. Mais de grâce, cessez de vous en prendre aux plus démunis: on a plus rien à donner! Le détonateur que vous tenez dans vos mains n'est pas un jouet.

La charge du faux

Brûlures, morsures, déchirures. Des chiens mordent. Des meutes de chiens. Des vagues incessantes de chiens. Des nuées de chiens ardents, impétueux et dont je ne puis parler à personne, dont je dois, dans un pareil moment, me retenir de parler, faisant comme s'ils n'étaient pas là, comme si j'étais au repos... tranquille, hors d'atteinte.

Henri Michaux,
Face à ce qui se dérobo

Je vieillis et j'ai peur. En fait, plus je vieillis, plus j'ai la trouille. Quand je prends les nouvelles ou que j'ouvre le journal, je n'ai qu'une envie: me recroqueviller très loin dans le fond du foetus.

C'est du faux dont j'ai peur. Il est partout, vous savez. Arborant un sourire de vendeur de chars usagés au bureau de vote où je reviens inlassablement, même si on m'encule jusqu'à la garde; à la télé, où les annonces de silencieux, de bière, de sport m'agressent, poussant la vulgarité jusqu'à salir l'oeuvre de Beethoven pour arriver à leurs fins.

Ces temps-ci, le faux se cache sous les pseudonymes de restructuration, de mondialisation de l'économie, réforme ou plus simplement: coupures. À Radio-Canada par exemple, où l'on remercie les petits salariés tout en sachant très bien qu'on pourrait leur sauver la vie en coupant dans le salaire des cadres supérieurs ou inférieurs, ou des Derome, Lépine et autres gogo boys de la cote d'écoute de la société des tas.

Il s'appelle aussi virage ambulatoire avec les coupures dans les soins de la santé qui réduisent le monde à un monde encore plus petit, alors que les médecins, eux, s'en tirent à bon compte. Même que les médecins, ces chics types, croient qu'ils serait bon qu'il existe un deuxième système de santé, pour les «mieux nantis», par exemple. Parce que, vous comprenez, c'est pas normal que la fille de Desmarais fasse la file pour faire soigner ses hémorroïdes.

Faut avouer que le lobby des uns n'a pas vraiment le poids fiscal de celui des autres.

Le faux dresse son échafaud pour qu'on puisse assister, anéanti, au spectacle du martyr des pauvres, oui, les maudits pauvres, encore eux autres! Les «petits groupes de personnes mécontentes» pour reprendre les propos élogieux de Lucien en parlant des représentants des groupes de femmes, de jeunes, d'assistés sociaux qui pourtant l'ont porté au pouvoir, mais qui ont quitté la table du dernier sommet économique avant les autres. Pas riche comme lobby ça, hein?

Et qui donc est resté à la table? Les grands décideurs de notre société, le boys' club, la gauche et la droite, réunies dans la même auge à cochons avec une couple de femmes autour pour faire démocrate. Quel magnifique tableau: un vrai Jérôme Bosch! C'est vraiment des types bien, ces gars-là, des types comme je voudrais être quand je serai grande. Leurs épouses et leurs maîtresses doivent les admirer et être fières d'eux, car grâce à leur bonne foi et à leur grand humanisme, «les pauvres vont devenir les grands acteurs du déficit zéro, quitte à ce qu'ils en crèvent».

On se croirait revenus au temps des premières persécutions des Chrétiens dans la Rome antique. Je les imagine tous, parfaitement réincarnés sous la plume de Goscinny pour le prochain épisode d'Astérix. Parce qu'entre vous et moi, mieux vaut en rire, avec les temps qui courent, c'est peut-être tout ce qu'il nous reste à nous mettre sous la dent: l'ironie.

Quand on est un brillant leader syndical à la tête d'une grande et lucrative centrale syndicale et qu'on veut faire des placements, c'est avec les banquiers qu'on s'assoit, pas avec les pauvres. Quand on est promoteur du libre-échange et du cheap labor au Mexique, c'est avec les boss d'entreprises et d'usines qu'on s'assoit, pas avec les ex-travailleurs d'usines récemment démenagées au Panama. Quand on est assisté social, c'est avec les autres pauvres qu'on s'assoit, mais pas au Sheraton, chez Valentine. On s'assemble avec ses semblables, pas de chicane.

Et l'économie sociale dans tout ça? Ah oui! ça, c'est génial. Prenez votre calculatrice: vous divisez le salaire d'un fonctionnaire moyen par 3 ou 4

intervenants communautaires (non syndiqués, est-il besoin de le spécifier?) à 50 heures par semaine chacun, qui feront à eux seuls le travail (que personne ne veut faire) de 15 employés (qui ne le faisaient pas d'ailleurs) du secteur public (para et péri) en 20 fois mieux. Résultat: vous obtenez la multiplication des pains et surtout des poissons, comme sur les bords du lac Tibériade. Pas étonnant que nos élus encouragent ça, l'économie sociale, pour 18 000 \$ par année, en moyenne (et je suis généreuse là), vous avez un ti-cul à tout faire qui descendra dans la fosse aux lions. Et encore, les formulaires de demandes de subventions ne sont pas encore complétés.

Grâce à l'économie sociale, l'équilibre sera redressé avec quelques gros culs d'un côté et une multitude de ti-culs coordonnateurs sous-alimentés de l'autre, leur passe d'autobus entre les dents, les yeux cernés, à la merci du power trip des gentilles vipères, membre de leur C.A., dont certaines au chômage qui aimeraient ben ça avoir leur job.

Ceux en qui l'on était tenté de croire sont redevenus ce qu'ils étaient en réalité: des politiciens comme les autres, dotés d'une conscience, équipée de répondeurs automatiques. Engoncés qu'ils sont dans leur sphère autistique et, le pouvoir aidant, ils se sont détachés des réalités comme la pauvreté, le manque de ressource, l'abandon, la faim, le dépérissement social et l'injustice.

Serons-nous forcés à notre tour d'apprendre cette langue de bois si chère à nos nombreux fonctionnaires et élus? Celle qui parle en ne disant rien. Celle qui annonce à gauche, mais qui tourne à droite. Celle qui tente de te persuader que tu es capable de vivre avec 18 000 \$ par année tout en ayant deux enfants à charge. Celle qui dit qu'il y a moins de pauvres dans la province, mais qui ne dit pas que c'est parce que le seuil de la pauvreté est passé de 18 000 \$ à 14 000 \$.

Au train où vont les choses, je n'ai qu'un souhait, c'est que les Prozac soient disponibles en format familial: ça m'aidera sûrement pour aller voter la prochaine fois.



Nouvelles internationales par Cylvie Gingras
Ces informations proviennent de
différents journaux de rue à travers le monde.

L'itinérance en Italie

Re: Streetviews, Wyoming

Une recherche de la FEANTSA (Fédérations et associations européennes des travailleurs pour les sans-abri) démontre l'affaiblissement de la tradition de la famille italienne qui venait en aide à ses membres en difficulté. De nos jours, la rupture de la cellule familiale combinée à la pauvreté mènent à l'itinérance et à la marginalisation sociale. Près de 12 % des Italiens vivent sous le seuil de la pauvreté et l'image stéréotypée de l'itinérant, un vieil homme alcoolique et drogué, n'est plus réaliste. L'Italie est aux prises avec un nouveau phénomène, celui de l'itinérance des femmes et des jeunes. En effet, 30 % des Italiens sans domicile fixe sont âgés de moins de 34 ans. Une des premières causes de la crise du logement est l'escalade des évictions, laquelle a pris des proportions surprenantes. Les propriétaires ont le droit de reprendre possession de leur maison après une période de quatre ans et beaucoup le font. Actuellement, plus de 800 000 avis d'éviction attendent d'être mis en application, ce qui insécurise bien des gens. L'hiver dernier, le *Fuoi Binaro*, journal de rue florentin, a persuadé les autorités locales de leur laisser utiliser un des 8 000 édifices vides. Pendant trois mois, on a logé 10 sans-abri. À la fin de l'hiver, l'édifice a été repris. Il est maintenant vide et les résidents sont retournés à la rue.

Journée commémorative

Depuis 1990, aux États-Unis, la Coalition Nationale pour les sans-abri commande la Journée Commémorative à la mémoire des sans-abri, décrétée le premier jour de l'hiver. Cet événement a pour but de se rappeler des sans-abri qui ont payé de leur vie l'échec de la nation à régler l'accroissement du phénomène de l'itinérance. L'an dernier, 60 villes américaines ont participé à l'événement, commémorant ainsi le décès, dans des conditions pénibles, de plus de 2 000 personnes itinérantes en 1995.

La guerre aux mendiants se poursuit en Angleterre

The Big Issue a mis à jour une autre injustice envers les mendiants de la ville de Bristol. En effet, le journal local *Bristol Evening Post* a publié le nom, l'adresse et la photo d'une jeune femme en la traitant de *squatteur*, de menteuse et de voleuse. Sur la page frontispice, le journal y allait du commentaire suivant: «Aider les sans-abri? Vous voulez rire!» Mais la réalité c'est que le journal en question n'avait pas révélé la situation précaire de la femme qui mendiait pour éviter d'être évincée de sa chambre, alors les gens qui lui donnaient de l'argent se sont sentis trahis.

Selon Tony Harvey qui travaille à un projet de refuge pour les sans-abri, le journal n'a pas mentionné que la femme faisait face à une éviction. C'est pourquoi elle a prétendu qu'elle était sans-abri afin d'obtenir de l'argent, ce qui l'a mise en position de vulnérabilité. «Quand j'ai voulu la retrouver, elle avait disparu. Je crois qu'elle avait peur des représailles des gens qui lui avaient donné de l'argent et qui se sont sentis trahis», a affirmé Tony Harvey. Cet incident est le dernier d'une série reliée aux sans-abri.



En octobre dernier, la police de Bristol a été vertement critiquée par le journal de rue londonien *The Big Issue* parce qu'elle avait pris la photo des mendiants qui enfreignaient la loi.

Maintenant, la ville de Bristol et les commerçants de Bath (ville au sud-est de Bristol) veulent suivre la trace de Winchester (Hampshire, Angleterre) en installant des troncs (boîtes pour les aumônes dans les églises) pour les mendiants. De cette façon, par le biais des troncs déposés stratégiquement, on tente d'éliminer les mendiants en encourageant le public à donner aux groupes d'aide aux sans-abri plutôt que de donner personnellement aux individus.

Tony Mundy, directeur d'un refuge, affirme que le schéma mis en place il y a plus d'un an à Winchester, n'a fait que repousser les mendiants en périphérie de la ville. Il ajoute que les £3 000 (6 000 \$ can.) récoltés depuis un an sont certes appréciés, mais cet argent ne représente qu'une infime fraction des £99 000 (200 000 \$ can.) que coûte le refuge qu'il dirige.

Advenant que le principe des troncs soit acceptés à Bristol, les refuges et autres groupes d'aide s'inquiètent des dommages potentiels à leurs relations avec les sans-abri. Ils craignent aussi une confrontation possible entre le public et des mendiants frustrés.



Par
GABRIELLE GIRARD

Des chansons pleines de passion, des mots qui parlent de délire, douleur, désir, sourire, tout ça dans un décor coloré, sur une scène chaleureuse. « Où vont les mots ? »

C'est dans un décor imprégné de couleurs, au style abstrait et original que j'ai eu la chance de voir le spectacle d'Harold, vêtu d'un costume des années 30. Son spectacle se donnait au *Bistro D'autrefois* et s'intitulait : « Où vont les mots? ». Cette performance pleine d'émotions et de frénésie nous emporte dans un univers enchanté. Les ballades touchent une réalité humaine actuelle. Depuis trois ans, Ginette Trudel s'inspire de la vie d'Harold pour lui écrire des chansons teintées de folle passion. Une complicité et une chimie rares unissent ces deux personnes. Harold, âgé de 35 ans, fait de la musique depuis l'âge de 20 ans. Pianiste, il est autodidacte. « Quand j'étais plus jeune, j'ai été très impressionné par *StarMania* et Diane Dufresne. Mes influences viennent pas mal de là. J'ai toujours plus trippé sur les grosses performances, au point de n'acheter que des albums *live* », confie-t-il.

Il poursuit: « Je travaille présentement en studio sur mon premier album. Mais toujours dans le but de faire du spectacle, moi, je vais être heureux quand je vais faire au moins un spectacle par semaine. C'est Jean-Luc Éthier, pianiste, qui fait les arrangements musicaux avec d'autres musiciens. Le spectacle se monte à deux. Ginette crée toujours le décor, de même que les vêtements. On trouve que c'est très important en quelque part d'apporter une qualité musicale, mais aussi une qualité visuelle, c'est un peu comme un bon plat. Question d'installer une belle ambiance », affirme-t-il.

Natif de Roberval, au Lac St-Jean, Harold a passé une grande partie de sa vie

Où vont les mots? d'Harold



Pour les gens qui veulent voir un bon spectacle, rempli d'émotions musicales et visuelles, Harold se produira les 13 et 15 mars au *Bistro D'autrefois*, situé au 1229 de la rue St-Hubert.

à Chibougamau. C'est là qu'il a fait ses débuts dans les bars, dans les congrès et les réceptions de la province. Il a aussi chanté beaucoup de Gospel.

Stéphanie, sa fille de 13 ans, l'a inspiré pour deux chansons: *L'Exil*, parce qu'elle était loin de lui, et *La Source*, quand elle est revenue dans sa vie. Je vous livre un extrait de la chanson *La Complainte du Robineux Chic*:

*Je vis sur le trottoir
Dans les poubelles du soir
Je vis mon désespoir
Jamais sans le voir*

*J'veux pas t'entendre dire
la raison de tes soupirs
Quand tu m'dis qu'ça va mal
tu siphonnes mon moral*

*J'veux rien savoir
J'veux rien savoir
J'me parle dans ma bière*

*Quand j'ai fini ma nuit
Qu'mes poubelles sont parties
Ça s'peut qu'tu m'trouves ben rond
Couché sur ton balcon*

*St t'appelles la police
C'est sûr que je décriasse
mais st tu m'donnes à manger
t'es pogné pour l'année
J'veux rien savoir
J'veux rien savoir
J'me parle dans ma bière.*

Spectacle bénéfique au profit de:
**LA RUE DES FEMMES DE
MONTRÉAL/HERSTREET**
Centre pour femmes itinérantes
et en difficulté.

Avec comme invitées:
Sylvie Legault, Carmaine Leblanc,
Michoue Sylvain, Christine
Tassan, Hélène Dallaire, Choeur
féminin Modulation et
d'éclatantes surprises. Maîtresse
de cérémonie: Diane Jules.

Samedi, le 22 Février 1997
20 heures
au centre interculturel Strathearn
3680, rue Jeanne-Mance

Prix de soutien: 50.00\$ Prix
régulier: 25.00\$

Ventes d'oeuvres d'art en
collaboration avec
La Fondation don des arts
Pour informations et
réservation: 514-284-9665

Réponses de la page 29

1	I	T	I	N	E	R	A	I	R	E	A	A	N			
2	N	F	R	O	N	M	N	T	E	M	P	L	E			
3	T	R	E	T	R	A	N	G	E	E	P	A	R			
4	E	R	G	R	F	N	E	E	D	U	R	I				
5	R	I	O	J	A				F	N	E	R	G	I	E	
6	N	E		E	I	R	E		E	T	U		A	R		
7	A	R	E		D	A	D	A		R	E	N	O	L	F	
8	T		D	I	E	S	I	R	A	E		D	L	V		
9	I	S	I	S		O	T	E		P	R	E	T	E		
10	O	N	T	A	R	I	O			B	E	R	E	T	S	
11	N	O		T	E	R	R	A	I	N		A	L			
12	A	B	R	I	S		I	M	B	R	O	G	L	I	O	
13	L		U	S		U	C	A	P	I	O	N	E	T		
14	H	R	E		M	A	U	L		U		I	N	R	I	
15	S		R	R	G	E		X	E	R	E	S		T	E	L

Joyeux calvaire

Bénévoles et intervenants de l'Accueil Bonneau ont apprécié

Le présent article reflète l'opinion de la majorité des membres de l'Accueil Bonneau (intervenants et bénévoles) sur le film *Joyeux calvaire*. Il répond notamment à la critique d'ex-itinérants publiée entre autres dans *L'Itinéraire* du mois dernier.

Tout d'abord, il serait bon de mentionner que le film ne se voulait pas un documentaire du phénomène de l'itinérance à Montréal. En effet, le film ne pouvait toucher à toutes les sphères de l'itinérance. Comment pourrait-on aborder toutes les facettes du phénomène telles que les jeunes, les femmes et les hommes ainsi que les problèmes sous-jacents comme la prostitution, la violence et autres.

Joyeux calvaire se voulait un reflet global de la clientèle itinérante de Montréal. Malgré la présence sans cesse grandissante de jeunes et de femmes, ce phénomène demeure l'apanage d'hommes, dont la moyenne d'âge se situe autour de 35 ans. Ce fait est corroboré par plusieurs recherches, ainsi que par les organismes communautaires oeuvrant dans le domaine. Par conséquent, nous croyons normal que le film reflète cette situation de l'itinérance. De plus, cette production cinématographique se veut une vision de l'intérieur de ce phénomène, et non le regard des citoyens. En effet, si le réalisateur avait utilisé ce dernier, nous aurions eu droit à un plus grand éventail de préjugés.

L'itinérance prend divers visages. Les problèmes sont nombreux: violence, prostitution, polytoxicomanie et/ou santé mentale. Le film aborde de façon sommaire plusieurs problématiques. Il est évident qu'un film ne peut développer tous les thèmes inhérents à un problème donné. Ces sujets ne sont pas inintéressants, mais ils ne formaient pas la colonne vertébrale du film.

Par conséquent, nous avons apprécié la vision élaborée au niveau de la santé mentale. Cette problématique englobe environ à 40 % de la clientèle itinérante.

Certains critiques ont relevé le manque de profondeur et d'espoir du film, mais ce dernier ne pouvait faire le curriculum vitae de tous les personnages. Ainsi, nous avons vu le cheminement des deux principaux personnages. Ce fut bien ainsi car ils étaient le point de mire du film. Au niveau de l'espoir, les critiques ont peut-être raison selon leur vision personnelle du film. Si les personnes itinérantes regardent le film, elles n'y verront pas beaucoup d'espoir. Cependant,



La critique du film de Denys Arcand par la journaliste de L'Itinéraire, Cylvie Gingras, a suscité une controverse sur la perception des gens de la rue par le grand public ainsi que la création artistique versus la réalité. On la voit ici en compagnie de Jean-François Lépine lors du tournage d'une émission Le Point, de Radio-Canada.

Envoyez vos commentaires au

Journal L'Itinéraire

1223, rue Ontario Est,
Montréal (Québec) H2L 1R5

Téléphone: (514) 597-0238

Télécopieur: (514) 597-1544

E-Mail: itiner@cam.org

Internet



<http://www.v-planet.com/itineraire/>

il faudrait peut-être considérer le film comme un outil afin de provoquer les citoyens et les décideurs face à la situation alarmante qu'est l'appauvrissement de la population ainsi que les problèmes auxquels sont confrontées les personnes itinérantes.

Enfin, ne ne comprenons pas la réaction si vive de certaines personnes face au film. Comment se fait-il que les intervenants et bénévoles de l'Accueil Bonneau ont réussi à accoler autant de noms aux personnages du film si ce dernier n'est pas un reflet réaliste de l'itinérance? Nous croyons que *Joyeux calvaire* se voulait l'itinéraire de deux personnes sans logement. A ce niveau, il nous tenait à coeur de faire part de notre appréciation du film. Nous croyons sincèrement qu'il vaut le déplacement.

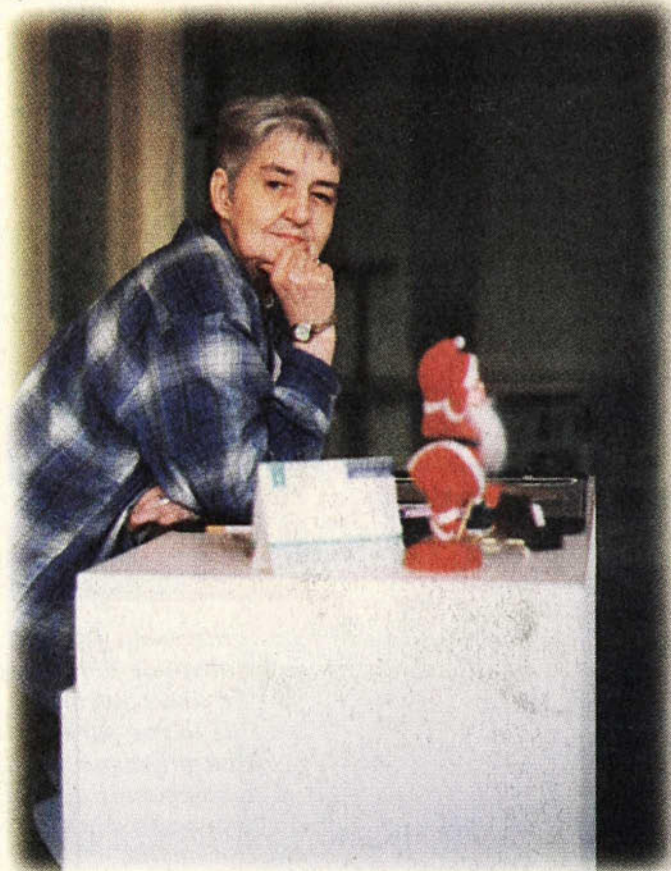
Josée St-Onge
pour les bénévoles de
L'Accueil Bonneau

Nous vous remercions de vos commentaires. Nous tenons cependant à rappeler que si 40 % des itinérants sont des cas psychiatriques, il y en a toujours bien 60 % qui ne le sont pas. *Joyeux calvaire*, peu importe que ce soit une oeuvre de fiction ou un documentaire, en ne montrant presque uniquement que des cas psychiatisés, renforce l'idée que les itinérants sont à la rue essentiellement à cause de maladies mentales. De telles projections réconfortent toute une classe sociale qui se plaît à croire que l'itinérance est inévitable et que ce n'est surtout pas à cause de notre système social. Quand un film ne nous fait pas réfléchir au delà des images qu'il présente, c'est cela, pour nous, un manque de profondeur. Ce journal de rue et le film *Joyeux Calvaire* auront permis à des gens de la rue, pour une fois, d'exprimer dans nos médias nationaux leur opinion sur une oeuvre artistique et sur sa répercussion sociale. Leur réaction n'est pas plus «vive» que les critiques d'une Nathalie Pétrowski ou d'un Pierre Foglia. Nous espérons que ce précédent permettra aux gens de la rue d'avoir plus souvent accès aux médias afin d'exprimer leurs opinions sur les sujets importants de notre société. La rédaction

Le Groupe communautaire Itinéraire

Des projets innovateurs pour se sortir de l'itinérance

Michèle Wilson, alias Micky pour les intimes, c'est-à-dire tout le groupe communautaire, fait partie de *L'itinéraire* depuis les tous débuts. Elle était une des premières, il y a six ans, à boire des tasses de café alors que notre café-rencontre pour itinérants attendait ses premiers clients. C'est aussi elle qui s'est occupée la première de faire la distribution de notre journal de rue aux camelots. Comme elle le dit si bien : « Je n'ai jamais été itinérantes, mais je l'ai toujours été dans mon cœur. » Elle porte attention à ses gars et à ses filles en leur donnant leurs journaux, mais aussi en les écoutant et, parfois, en les conseillant. Elle a trouvé sa place au groupe communautaire *L'itinéraire*, et n'entend pas la céder de sitôt ! Merci Micky d'être toujours fidèle au poste !



(Photo: Geneviève Ste-Marie)

Envoyez vos dons à l'ordre du

Groupe communautaire

L'itinéraire

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Téléphone: _____

Montant: _____

Je désire recevoir un reçu d'impôt (Pour tout montant de 10\$ et plus) à l'adresse suivante

1223, rue Ontario Est
Montréal (Québec), H2L 1R5

**Contribuez
à la poursuite de
cette oeuvre auprès
des plus démunis
de notre société**